

Histoire d'ombres

Jaoune, Hervé

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

HISTOIRE D'OMBRES

HERVÉ JAOUEN



roman

DENOËL

Hervé Jaouen

HISTOIRE D'OMBRES

2004

La vie est la fumée et la mort son ombre

Jean Moréas

ÉPILOGUE

(1)

Juin 1984, Pierrelégier (Suisse).

Je ne m'appelle plus Ralph Bakchine.

J'ai changé d'identité et c'est drôle de le dire.

De l'écrire...

Aujourd'hui, c'est presque un anniversaire : voilà un an que je vis en Suisse, avec Jeanne. Jeanne et sa sœur. Mais la sœur n'est que l'ombre de Jeanne et elle n'a aucune importance dans cette histoire.

Je les aide à tenir le *Café-restaurant de la Poste*. Je suis devenu barman, pizzaiolo, plongeur, homme à tout faire.

Jeanne est une fille étrange, je parlerai d'elle plus tard.

Si j'ai entrepris de terminer ce journal, de mettre un point final à cette histoire, c'est pour que nul n'ignore la vérité.

Que je ne laisse rien dans l'ombre, après moi.

L'ombre... Un mot qui revient souvent. On vit toujours dans l'ombre de quelqu'un. J'ai vécu un an dans l'ombre de Jeanne. Édith, à l'ombre de mes humeurs, de mon égoïsme et de mes erreurs, s'est fanée.

Je savais bien qu'il me faudrait un jour reprendre ce cahier, écrire une fin. Je savais qu'elle me retrouverait un jour et qu'elle entrerait dans le café et que je lirais dans ses yeux le désir fou de me reprendre.

Je n'avais pas imaginé qu'elle serait accompagnée.

Le type, tout à l'heure, avait l'allure d'un flic, mais n'en était pas un. Sinon, il aurait commencé par me passer les menottes aux poignets.

Existe-t-il une convention d'extradition entre la France et la Suisse ? À vrai dire, je m'en fous.

C'était un privé, un autre genre de fouille-merde. Nina avait les moyens de s'en payer dix, cent, mille. Elle m'aurait retrouvé au fin fond de la jungle de la Papouasie.

Le type pouvait avoir une soixantaine d'années. Tiré à quatre épingles, pas du tout l'image du paumé qui vient à l'esprit quand on parle de privé. Quelque chose d'un agent secret, efficace, implacable. Un cadre d'une grande agence internationale.

Dans ma mémoire, Nina était une mante religieuse, sèche, dure,

dangereuse.

Je l'ai trouvée fragile, fluette et affaiblie. Elle portait une petite robe blanche et un boléro vert du plus bel effet sous la cascade de ses cheveux acajou.

Elle a cligné des yeux, à cause de la différence de lumière. La place de l'Église éclatait de soleil, avec des ocres et des blancs très méditerranéens, et, par contraste, l'intérieur du café était sombre.

Encore l'ombre. Nina venait du soleil et moi j'étais dans l'ombre...

Elle avait cette pâleur que l'on trouve, lorsque l'on est dans l'obscurité, aux gens qui viennent du plein jour et dont les yeux ont du mal à s'accommoder après l'incandescence.

Ils sont restés un moment immobiles dans l'embrasement de la porte.

Jeanne et moi nous avons suspendu nos gestes et nous les regardions.

Les ouvriers pensionnaires avaient quitté le restaurant et il n'y avait plus dans la salle qu'un couple de touristes et leur petite fille.

Le type m'a désigné d'un coup de menton.

Incrédule, elle m'a fixé. Elle ne l'a pas cru. Elle a dû lui dire :

« Ce n'est pas lui... »

Il s'est caressé le menton et a murmuré quelques mots.

« La barbe, regardez bien... »

Elle a fait quelques pas incertains. Elle s'est approchée de moi. Et, bien sûr, quand nos regards se sont croisés et ne se sont plus quittés, elle m'a reconnu.

Elle n'a pas souri. Elle n'a pas grimacé. Elle n'a exprimé aucune satisfaction. Elle a tiré de son sac une enveloppe que l'autre a empochée.

Le prix de l'enquête, de la livraison.

Alors, Nina s'est assise, tournée vers moi, et Jeanne est allée prendre sa commande.

Un éclair de soleil, dans une fenêtre que l'on ouvrait de l'autre côté de la place, a attiré mon attention.

C'est comme ça — tandis que le type s'en allait au volant d'une Mercedes — que j'ai vu et reconnu le capot de la Jaguar rouge.

Ainsi, elle l'avait gardée, cette voiture...

Les yeux verts de Nina ne cillaient pas.

Je ne rêvais pas. Elle était bien là, en face de moi, un an après,

intimidée, gracieuse, farouche, silencieuse.

Amoureuse.

Elle : Nina.

Celle par qui le malheur arrive.

Est arrivé.

Arrivera...

PREMIÈRE PARTIE

Juin 1983, Auberge de la Truite, Lomont (Doubs)

Dès que j'ai posé le pied sur le parquet ciré de la salle à manger, j'ai regretté d'avoir choisi cet hôtel. Un phénomène de rejet, instantané, brutal, comme d'habitude.

Si Édith avait été là, je lui aurais dit :

« On se barre, c'est complètement ringard... »

Et elle m'aurait répondu, j'en étais sûr :

« Ne fais pas l'enfant, on vient d'arriver, attends un peu, on verra demain... »

Et elle aurait eu raison. Comme d'habitude.

Seulement, voilà, j'étais seul. Je l'avais voulu, elle l'avait voulu, nous avions voulu cette séparation de deux semaines nécessaire à une réflexion solitaire de nos problèmes communs. Les difficultés du couple moderne, un titre pour un magazine féminin...

Je boirais la coupe jusqu'à la lie.

Un peu idiot de parler de lie quand on n'a pas encore trempé ses lèvres dans le breuvage.

J'ai compté six tables dont quatre étaient occupées. Les gens — les cons — voyaient en moi un intrus. Il était à peine sept heures et demie et deux tablées avalaient déjà leur dessert. Drôle d'heure pour dîner... À la maison, je sortais de mon bureau à cette heure-là et je montais à l'étage. Édith me servait un Martini ou un bourbon, ça dépendait de son humeur. Elle me servait toujours ce qu'elle désirait boire et cette habitude me convenait parfaitement qui m'évitait les affres du choix.

Je n'aime pas devoir choisir.

Arriver à l'heure du dîner, en fin de semaine, dans un hôtel deux étoiles N.N. qui affiche complet d'avril à septembre, n'avait rien d'agréable ! Déranger n'est pas seulement une impression.

J'ai senti que tous ces gens étaient chez eux : ils avaient pris possession des lieux, de leur table, de leur serviette, ils avaient marqué leur place comme des chiens, en remplaçant la pissette au coin des murs par les taches de gras sur les nappes.

À propos de clebs, un affreux tas de poils pas plus gros qu'un rat nain, couché sur les genoux de sa mémère qui le nourrissait de glace à la vanille à la cuiller, me montrait ses quenottes en grognant.

Et puis ça puait la soupe. J'ai toujours eu horreur de la soupe, du potage, du consommé, du velouté, de toutes ces saloperies brûlantes devant lesquelles on a le choix entre se brûler la langue et le palais ou poireauter-pomme de terre en attendant que ça refroidisse. Et ça ne refroidit jamais... Sans compter que ça gâte le goût et les premières gorgées de bière. Je ne bois jamais de vin.

Je ne pouvais pas rester planté là, au milieu de la salle, bien que les conversations eussent repris et qu'à part le chie-ouah-ouah personne ne s'occupât plus de moi. Deux tables étaient libres : l'une côté mur et l'autre côté baies vitrées avec vue sur la vallée du Doubs et la Suisse. Deux tables de quatre. Je me suis installé côté nature et j'ai su que ça n'allait pas coller : sur la nappe il y avait deux porteserviettes marqués M. et M^{me} Bloch. Une minute plus tard, la petite serveuse — gentille, pas professionnelle pour un rond, une étudiante à coup sûr — m'a éjecté en douceur. Je me suis dirigé vers l'autre table sous une clairière avec des biches s'abreuvant dans un étang doré sous les feux resplendissants de l'astre couchant. Non non non, pas celle-là non plus. L'on me destinait, au plus profond de la salle, entre le chauffe-plats et la table roulante à desserts, un guéridon tout juste plus grand qu'une assiette. Évidemment, j'étais le mec seul, celui qui ne traîne pas bobonne accrochée à ses basques, le pêcheur solitaire qui ne double pas le chiffre d'affaires de l'hôtelier, l'hérétique, le malade, le schizophrène.

Mais le poste d'observation était intéressant.

« Vous prendrez du potage ? » m'a demandé la minette en jupe noire et tablier blanc.

J'ai dit non merci.

« Vous commencez directement par la viande ? »

J'ai dit oui si on ne peut pas faire autrement. J'ai entendu des murmures réprobateurs : le nouveau transgressait les règles, il refusait la sousoupe.

J'ai porté l'hérésie à son comble en priant la serveuse de remplacer la carafe de vin par un demi-pression.

« Nous n'avons pas de pression, monsieur... »

J'ai dit de la bière bouteille, j'espère.

« Seulement de la Kanterbrau.., Ah ! mais je crois qu'il reste aussi de la Spaten... »

J'ai dit qu'une Spaten ce serait vraiment magnifique et inespéré.

En attendant la viande, je me suis livré au petit jeu qui consiste à attribuer aux clients les voitures garées devant l'hôtel.

Je me trompe rarement.

L'Alfa-Romeo, un coupé G.T.V., ne pouvait qu'appartenir au couple, à ma droite. La mémère au chie-ouah-ouah, pas si mémère que ça d'ailleurs mais c'était à cause du chien, une petite quarantaine bien conservée, un corps de sportive ; et son mâle, délicatement hâlé, droit comme un manche à balai, stylé et binoclard, genre énarque chef de cabinet, futur ministre centre-droit. Ces deux-là, je les ai baptisés Alfa et Romeo. Ça tombait sous le sens.

Plus loin, la C.X., c'est-à-dire un vieux couple dont la table était encombrée de flacons de pilules et de bouteilles de sirop. Rien à dire. Des gens charmants. Je ferais leur connaissance le lendemain : M. et M^{me} Bourgin, de Nice.

À gauche et au milieu, la Renault 18 et la Golf : deux jeunes couples qui se connaissaient, ou qui avaient sympathisé à l'hôtel. Ils bavardaient joyeusement. On les sentait néanmoins un peu pincés, pas habitués à être servis, prêts à accepter comme pain bénit les potages et les ragoûts.

Restait la Jaguar rouge.

« Monsieur !... Monsieur !... »

La minette se tenait devant et essayait de me sortir de ma rêverie.

« Le chef vous propose une assiette anglaise à la place du potage... »

J'ai dit oui et je lui ai souri. Il était temps que je me déride. Cette fille était très gentille et elle ne méritait pas que je lui fasse la gueule.

La bière était excellente et la charcuterie aussi. Je me sentais nettement mieux.

J'ai franchement jubilé quand sont entrés les trois gros, les trois balourds, les trois quintaux, les trois caricatures de touristes que j'ai aussitôt appelés, dans ma petite tête vacharde, la famille Legras : maman, papa et un fiston de vingt ans d'âge qui entretenait les duvets de l'adolescence au-dessus d'une bouche molle d'idiot du village. Ils portaient leurs cuissardes et leurs gilets de pêche.

« Quatre belles et un ombre de trente-huit, a claironné à la ronde le fils Legras. »

Ils étaient du Nord.

« À la mouche ? » a ironisé M. Bourgin.

— Au ver ! » a répondu le père en se nouant la serviette autour du cou.

Le mot ver a inspiré un profond mépris à Romeo.

Les Legras ont clapé leur soupe brûlante.

« Dépêche-toi, maman, a dit papa, je ne veux pas rater le coup du soir.

— Regarde, a dit le fiston, il y en a qui partent déjà ! »

Il voulait parler de M. et M^{me} Bourgin.

« Je vous dis merde, hein ! » a plaisanté Legras.

M. Bourgin lui a adressé un sourire plein d'indulgence.

« Il faudrait vous mettre à la mouche...

— Trop compliqué ! Et puis le ver, c'est bon partout... »

Bernadette — la petite serveuse — partageait mon impatience. Comme moi, elle attendait les propriétaires de la Jaguar rouge.

Je n'ai pas été déçu.

La fille, c'était une gazelle et elle tenait en laisse un doberman noir et musclé qui aurait pu, si on lui avait flanqué une charrue au cul, remplacer sous le joug une paire de bœufs. Il tirait sa maîtresse. Ils formaient un beau couple.

Le chie-ouah-ouah était l'ennemi intime du fauve. Dès qu'il a flairé le minus, le doberman a fait un bond vers la table d'Alfa et de Romeo, et le globule a disparu, glapissant, entre les cuisses de sa mère.

L'autre, la fille, c'était une bête, aussi.

Une gazelle dont la maman aurait fauté avec un guépard : fine, légère, racée, aussi musclée que son toutou et presque aussi peu habillée que lui.

La mode du mini était révolue mais elle avait un air à se foutre de tout et particulièrement de la mode. Elle était de celles qui la font, justement, la mode...

Elle portait une jupette en cuir noir et un chemisier vert. Rien sous le chemisier et une culotte blanche sous la jupe. J'en ai vu le fond lorsqu'elle s'est penchée pour coucher le doberman sous la table.

Ses cheveux étaient acajou et ses yeux verts.

Les idées préconçues sont d'une force incroyable : dans l'instant j'ai imaginé son type sous les traits d'un play-boy bronzé, hâbleur et suffisant, le cheveu long et habilement décoiffé par un rapide brushing.

Décoiffé, il aurait pu l'être s'il avait porté une perruque. Il était chauve, plutôt petit et un peu fort, enveloppé, comme il est bien normal de l'être à son âge, la soixantaine entretenue sur les greens et sur les planches humides des saunas de gymnase.

Il aurait pu être le grand-père de la fille.

Il s'était habillé pour dîner. Pantalon blanc, chemise blanche, cravate bleu marine, veste en toile écrue et mocassins en cuir qui valaient le prix d'un train de pneus.

Il a salué la salle en hochant du havane qu'il s'était planté dans le bec.

Le havane était éteint, mais pas son œil : j'ai très rarement vu autant de malice, de ruse et de spiritualité dans un regard.

Il allait s'asseoir quand sa poule lui a dit si ça te dérange pas mon gros loup, j'ai envie de changer de côté, ce soir.

Ainsi, elle me faisait face, yeux dans les yeux et sourire énigmatique.

Elle m'allumait, et le vieux s'en est très bien rendu compte. Il m'a adressé un signe de tête en se retournant, et j'ai répondu poliment.

Penché sur mon magret de canard au poivre vert, je me suis senti minable et réconforté. Minable parce que je devais avoir l'air complètement tarte, tout seul à ma table de lilliputien. Réconforté parce que la fille me trouvait à son goût.

Édith disait souvent que j'avais gardé, malgré mes trente-huit ans, les charmes de mon état de jeune homme : une chevelure épaisse et blonde, un ventre plat et d'adorables yeux bleus dont les variations dans les gris dépendaient du temps et de mes humeurs.

Édith est très indulgente à mon égard. Mais qu'est-ce que j'en avais à foutre de cette pute ? Je veux dire la rousse aux yeux verts, pas Édith.

Bon Dieu, j'étais venu pour pêcher la truite et l'ombre, pas la morue.

J'ai avalé mon café et j'ai demandé ma clé à M. Montanol, l'hôtelier, qui n'avait pas encore ôté sa toque de chef. Il s'est étonné que je n'aie pas fait le coup du soir. J'ai répondu que je n'avais pas pris ma carte. Je ne devais pas m'inquiéter, on régulariserait le lendemain. Je l'ai remercié, mais non, vraiment. J'étais trop crevé. J'avais roulé tout l'après-midi.

Ma chambre donnait sur le Doubs, je l'avais exigé en réservant. Elle était mansardée et lambrissée, la moquette était à fleurs et les meubles en sapin verni.

J'ai pris une douche et j'ai téléphoné à Édith. Oui, j'allais me détendre, oui, je me coucherais de bonne heure, non, je ne fumerais pas deux paquets par jour, même pas un, même pas la moitié d'un. Du coup, elle m'a fait penser au tabac et j'ai allumé une cigarette.

Elle m'aimait, elle me l'a rappelé.

Édith et moi, on était les deux roues du même essieu. Mais parfois les pneus s'usent différemment...

Défaut de parallélisme, c'est ce qui nous arrivait, je crois.

Je me suis mis à la fenêtre. En bas, sur le parking, devant le coffre ouvert de sa Jaguar, le chauve enfilait ses pantalons de pêche. Sa bien-aimée l'a embrassé et il est descendu dans la prairie, vers l'aval. Le soleil s'était couché derrière le chalet. La fille a levé les yeux vers moi. Ou vers la forêt.

Je l'ai entendue monter. Ils occupaient la chambre voisine. Elle s'est fait couler un bain et elle a collé une cassette sur un lecteur. Michael Jackson. À la jeunesse du corps elle ajoutait celle de l'esprit.

Elle a dû se prélasser dans la baignoire pendant que son vieux, là-bas —je voyais sa silhouette dans la lumière déclinante—, fouettait furieusement au milieu du Doubs.

Je me suis couché à la nuit tombante.

Dans la chambre d'à côté, elle chantonnait.

Elle : Nina.

J'étais dans les assurances... J'avais commencé petit dans les années 60, à une époque où on avait le choix, où le chômage n'était qu'une donnée de manuel d'économie — le fameux volant de main-d'œuvre disponible.

J'aurais pu faire n'importe quoi puisque je n'avais aucune vocation et que les études générales n'étaient pas encore une tare : instituteur, prof de collège, agent de l'E.D.F.-G.D.F., contrôleur des impôts, inspecteur des Postes.

Ma chère mère, veuve de mon cheminot de père, avait choisi pour moi à la suite d'une offre d'emploi parue dans le journal de notre patelin. Un gros agent d'une compagnie d'assurances nationalisée embauchait. Un coup de téléphone a suffi. Dans ce temps-là, on ne se bousculait pas au portillon et les licenciés en droit ne couraient pas les rues. Ma mère n'en était pas peu fière : elle considérait que j'avais atteint le sommet des études, dans une famille où les titulaires du B.E.P.C. se comptaient sur les doigts d'une seule main.

J'étais entré dans les assurances par la petite porte. J'avais tiré les sonnettes, j'avais vendu des rentes indexées, des bons de capitalisation, des Sicav, des assurances auto et toute la gamme. La vente me plaisait. Je voyais un tas de gens. Je passais du zupien au rupin, je déployais mes contrats sur tous les genres de tables : Formica grasseyés des O.Q. de chez Renault, acajou blond des riches demeures mancelles. C'était rigolo, cette douche écossaise de décors, d'accueils, de vocabulaires, de questions idiotes ou roublardes, de signatures d'une croix ou d'élégants parafes des vieilles bourgeoises délicatement poitrinaires.

Marrants, ces souvenirs...

J'étais un jeune homme sérieux. J'avais des résultats. J'ai été choisi par le Siècle. On m'a tracé un profil de carrière, parcours du combattant de l'exploité de la politique du citron pressé. À chaque étape, on tire un peu plus de jus et on met le type sous perfusion, une grosse bouteille qui distille goutte à goutte des avantages sociaux, des augmentations régulières et des pouvoirs soigneusement limités. À soixante bergeres, quand le mec s'aperçoit qu'il s'est livré, toute sa vie durant, à un vampire qui lui a sucé des forces et sa santé, il est trop tard. Il est usé. Faut lui mettre une pile. Et sa dernière gloire sera de figurer dans la rubrique nécrologique du luxueux mensuel (papier glacé, photos couleurs) de la compagnie. Les grands chefs, les petits

veinards, ont le droit à une nécro privée, diffusée sous forme de lettre circulaire adressée à l'ensemble des agences.

Entré dans la maison à l'âge de seize ans, Adémard Tartempion est tout de suite remarqué par la hiérarchie. Collaborateur de grande qualité, possédant à la fois des compétences professionnelles affirmées, le souci constant de servir la clientèle et d'être à l'écoute de son personnel, il nous laissera l'image d'un cadre supérieur maître de lui-même et respectueux de l'humain. Sa disparition prématurée est vivement ressentie par tous ceux qui ont pu l'apprécier. À sa veuve et à ses enfants, nous adressons l'expression de nos sentiments attristés et de vive sympathie.

Merci, patron, du fond du cimetière...

Il fallait monter à Paris, je suis monté à Paris.

Rédacteur, rédacteur-chef, chef de service, chef des services... Puis l'on m'a propulsé au département marketing au moment où cette science américaine devenait à la mode. Rien de tel qu'un ancien vendeur pour pénétrer dans l'inconscient, découvrir les besoins à créer et les moyens de fourguer les produits financiers.

Entre-temps, j'avais rencontré Édith et on s'était mariés. Elle travaillait dans un laboratoire d'analyses. Bien pratique, on se faisait faire de petites analyses de sang et de pipi, comme ça, à l'œil, régulièrement. Pratique et à déconseiller. On se découvre un tas d'insuffisances, on a des scrupules à bouffer gras et riche.

Je me sentais vieillir. On n'avait pas de gosse. Au début, on n'en voulait pas. Et puis un jour Édith a balancé son stérilet et on s'est dit, on va en fabriquer un, de même. J'ai investi, j'ai lancé dans l'aventure des milliards de bestioles. Mais elles crevaient avant de toucher au but. Alors, on a fait ça dans un préservatif et Édith a porté ma semence au labo, bien au chaud entre ses cuisses, dans son slip. Elle a analysé la chose. Mauvais, très mauvais. Mes spermatozoïdes étaient faiblards et amorphes. Je les avais contaminés. Ils avaient chopé mon stress. Ça, je l'ai lu dans les livres, forcément, le sujet m'intéressait. La fertilité de l'homme moderne décline et c'est une des causes de la dénatalité. Le stress nuit à la qualité de la semence. Il y a une autre cause, en plus : le port de vêtements étroits, de jeans et de slips serrés qui élèvent la température de l'entrejambe à trente-huit degrés, si bien que les bêtes défilent. *A contrario*, les veinards qui vivent dans les champs, sans se fatiguer les méninges et qui flottent dans leur froc sont des étalons de première bourre. L'idéal, c'est la robe, faut que l'air circule et maintienne les bonbons à température idéale.

À cette occasion, j'ai pris conscience que ma santé s'altérerait et, bien pis, que je m'emmerdais au bureau. On a beau grimper les échelons de la hiérarchie, on trouve toujours quelqu'un pour vous marcher sur les

doigts, là-haut. Oui monsieur, bien monsieur, tout de suite monsieur, je vous le promets monsieur, je vais travailler la nuit s'il le faut... Comment, vous n'avez pas de partenaire dimanche ? Mais je vais apprendre à jouer — au tennis, au Scrabble, aux échecs, au golf, à tout, même à touche-pipi...

Les bureaux paysagers, j'en avais ma claque. Pas moyen de nidifier, de recréer son propre espace, là-dedans. Convivialité, qu'ils disent, afin de justifier les cinq cents mètres carrés sur lesquels tout le monde gratte en commun. Si j'étais resté au siège, j'aurais écrit un essai sur le prostatisme en dressant force graphiques qui auraient comporté en abscisse le nombre d'absences pipi et en ordonnée rage des agents blanchissants. Au nombre de leurs visites aux gogues, et au temps passé, on savait même quand les bonnes femmes étaient indisposées. Affreuse promiscuité des potiches humaines dans une forêt de plantes vertes et de posters style pub hollywood-chewing-gum. Fraîcheur de vivre...

Les seuls à n'en profiter point, des bureaux paysagers, c'étaient les grands pontes, bien mieux à l'abri de portes capitonnées, avec la photo de leur femme, des gniards et du chien. Et du bateau. Ne pas oublier le bateau.

Un jour, j'ai décidé que le siège et moi, on ne vieillirait pas ensemble.

Depuis un moment, sans forcer, un peu comme on drague avec dans l'idée un vague et délicieux espoir mêlé d'angoisse de rencontrer l'oiselle rare qui vous fera plonger dans les délices de l'hyménée, je cherchais un cabinet, je compulsais les états des commissions rétrocedées aux agents généraux.

Une occasion s'est présentée à Versailles. J'aurais préféré Nice. Cannes ou Biarritz, Nantes ou Deauville, mais... J'ai hésité longtemps à sauter le pas. J'ai signé un compromis. J'ai vu les banques : elles se battaient pour me prêter le fric. J'ai compris que l'agence était une affaire en or, une bonne vieille agence de province, avec des clients fidélisés de père en fils, un petit côté étude de notaire, cossue, sérieuse, indestructible. Aucun risque. Certes, elle n'était pas donnée. J'ai emprunté cent cinquante millions de centimes. Comme le cabinet en rapportait cinquante par an...

Mes débuts ont été fulgurants. Je n'avais pas perdu mon tempérament de vendeur. J'ai attaqué le marché du risque industriel. J'ai décroché des polices à dix briques de prime annuelle. Édith a quitté son boulot. Elle est devenue ma secrétaire très particulière.

On baignait dans le bonheur, on faisait l'amour comme des bêtes. Un an plus tard naissaient les jumelles.

Bon Dieu, j'étais guéri !

Et puis il y a eu cette sale histoire. J'avais délégué des pouvoirs au principal, alors que du temps de l'ancien propriétaire, tout passait par lui. La tentation a été trop forte : le principal s'est sucré, il encaissait les chèques de mes clients.

Cinquante briques. Je ne pouvais pas porter plainte, le cabinet n'aurait pas résisté à ce scandale. J'ai pris une hypothèque conventionnelle sur la maison qu'il s'était payée avec mon fric. Il me rembourserait par mensualités. Il en avait pour trente ans.

Cet accident modifiait les données de mon problème. Je devrais marnier et marnier, beaucoup plus dur et beaucoup plus longtemps que prévu.

J'ai repiqué dans le stress, je ne supportais plus la moindre contrariété. Une colique des jumelles me donnait des instincts suicidaires ou infanticides. Je ne touchais plus Édith, j'étais devenu impuissant.

Elle aussi, elle était au bord de la dépression.

« Tu ne m'aimes plus... »

J'ai dit mais si, mais si, simplement, j'en ai marre.

« Et moi, tu ne crois pas que j'en ai marre, aussi ? »

Pragmatique, elle avait établi un bilan prévisionnel de l'agence, à mon insu. Elle m'a prouvé que l'on n'était pas dans la misère, qu'il n'y avait pas de véritable casse, que le plus important c'était notre couple, qu'il fallait récupérer, repartir à zéro, du bon pied. Elle savait que je n'accepterais jamais ce que l'on nomme pudiquement une « cure de sommeil », un séjour dans une clinique psychiatrique privée. Alors, elle m'a proposé ces petites vacances.

« Tu vas partir tout seul, quinze jours, et tu vas te reposer. Tu vas oublier le bureau, les soucis d'argent... et moi. »

Je lui ai dit tu es folle, pas toi. Exactement ce qu'elle voulait entendre...

Elle avait lancé cette boutade :

« Pars pêcher à la ligne... »

Et j'avais acheté une revue spécialisée. Mon grand-père, dans mon enfance, m'avait appris à pêcher la truite à la mouche.

J'ai pensé que ça n'avait rien d'idiot, quinze jours en pleine nature, tôt couché, tôt levé. J'ai noté l'annonce de l'*Auberge de la Truite*, Lomont, Doubs, frontière suisse, montagne, grand air, soleil, pêche, parcours mouche, pension complète.

J'ai acheté une nouvelle canne et un minimum de matériel, j'ai fait réviser ma vieille B.M.W., un bisou à Édith et aux jumelles qui fêtaient leurs six mois, et route pêche !

J'étais heureux comme un gosse.

Voilà, j'ai craché mon fiel.

En relisant ces lignes, je m'aperçois qu'elles sont dominées par l'amertume, par la haine et une sorte de volonté d'autodestruction.

Oui, il était temps que je prenne du repos.

Si elle m'en laissait le loisir.

Elle : Nina.

Nina qui m'attendait, tenue en laisse par le destin, au bord du Doubs.

Je me suis réveillé en pleine forme. La nuit avait été fraîche et j'avais dormi enfoncé sous les draps.

J'ai ouvert la fenêtre. Le soleil se trouvait déjà bien au-dessus de la ligne de crête, en face, de l'autre côté du Doubs, en Suisse. J'ai touché les tuiles du toit : elles étaient tièdes.

En bas, au-delà de la terrasse, la rivière gazouillait et l'odeur des herbiers montait jusqu'au chalet. Ce parfum m'a rappelé les pêches de mon enfance et les effluves du mucus des truites qui colle aux mains.

Mon grand-père entraînait en fureur quand je ne mouillais pas mes mains avant de saisir une truitelle que je devrais rejeter.

« Si tu ne mouilles pas tes mains, c'est comme si tu la brûlais, elle mourra », disait-il.

Odeurs encore, celles du café fort et du pain grillé, dans la salle à manger. J'ai salué la famille Legras, Sur leurs tartines s'accumulaient les strates épaisses de beurre salé et de confiture de fraises.

Les autres pensionnaires avaient terminé de déjeuner. Je me suis promis de me lever plus tôt, le lendemain.

Bernadette, la petite étudiante, m'a installé à la table du chauve et de sa donzelle. J'en ai déduit qu'ils prenaient le petit déjeuner dans leur chambre. J'en ai eu confirmation par un dialogue que j'ai entendu à la porte de l'office. L'aide-cuisinier, qui était également barman l'après-midi et le soir, suppliait Bernadette de lui confier le plateau du 12, autrement dit la chambre voisine de la mienne. La fille se baladait à poil, sans gêne, et le gamin voulait se rincer l'œil. Il eut gain de cause. Du moins en ce qui concernait le plateau...

Bernadette avait passé une blouse sur sa chemise de nuit. Ça faisait ambiance familiale, petits matins à la mer, entre copains.

J'ai commandé du thé et, ô miracle, ils avaient du Chine fumé. Je me suis traité de con en pensant à mes préventions de la veille au soir. Cette auberge était très sympathique et il me suffirait d'éviter les gens qui ne me plaisaient pas.

Je me suis attardé devant mon thé et j'ai fumé une cigarette en regardant le paysage. Après, je suis allé voir le père Montanol. Ma carte de pêche était prête. Montanol m'a remis un plan et m'a expliqué les règlements locaux. Il était lui-même un ancien pêcheur qui avait raccroché ses cannes.

« Et rappelez-vous, monsieur Bakchine, ici il faut pêcher long et fin. Bas de ligne de trois mètres en quatorze centièmes, même douze. En 76, on est descendu jusqu'au dix centièmes, pensez, il n'y avait plus d'eau...

Il a été interrompu par la famille Legras qui sortait, en cuissardes.

« Toujours au ver, alors ? a lancé l'hôtelier.

— Le ver, il y a que ça de vrai ! a dit le père.

— Dans le ver, la *VÉRITÉ* ! » a précisé le petit, ils ont rigolé en se tapant sur le ventre.

Montanol était navré.

« Ils sont cons, ils pêchent au ver... Au paradis des moucheurs. faut le faire ! Ah ! mais je radote, je vous l'ai déjà dit hier soir. »

Je lui ai dit non, je l'ai appris dans la salle à manger.

« Hélas, tout le monde en parle ! a-t-il ironisé. La honte de l'auberge ! Mais je n'y peux rien, ils paient leur pension et tant qu'ils n'empiètent pas sur le parcours mouche... Enfin, tout de même, au ver !...

Il n'en revenait pas.

Il m'a pris par le bras et m'a chuchoté :

« Savez-vous où ils gardent leurs vers ? Dans le coffre de leur voiture, le break G.S., dans une caisse spéciale qu'ils arrosent d'eau d'Évian. Ni Vittel ni Contrex : de l'Évian ! »

Il a levé les yeux au ciel puis il a souri en me tapant dans le dos.

« Allons, faut bien rigoler. Si on ne rigolait pas de son prochain, de quoi rigolerait-on ? »

Il m'a regardé, un peu inquiet.

« Vous ne rigolez pas souvent, vous, monsieur Bakchine. Allez, vous verrez, on se refait une santé, ici...

Jamais les malles arrière des voitures n'avaient si bien mérité le nom de coffres car s'y trouvaient les trésors de chacun, souvent en vrac, dans un fouillis qui s'épaississait au fil des jours, où se mélangeaient les cannes, les soies, les bas de ligne, les étaux et les mouches.

Alignés sur le parking, les pêcheurs étaient penchés sur les coffres ouverts.

J'ai dit bonjour aux deux jeunes types dont la Renault 18 et la Golf étaient immatriculées dans le Lot-et-Garonne. Visiblement, ils

n'avaient pas envie de communiquer. Ils étaient venus en copains, à deux couples, et se suffisaient à eux-mêmes,

L'énarque —c'en était un, il y avait sur la vitre arrière de son coupé G.T.V. un autocollant d'une amicale d'anciens élèves —, je l'ai ignoré. J'aime bien montrer le même mordant, la même suffisance que ces cons-là.

Le petit père, M. Bourgin, était le plus organisé de tous. Le coffre de sa C.X. était impeccablement rangé : les cannes dans leur étui, les bobines de fil dans une boîte spéciale avec dérouleurs, les cuissardes dans un sac en plastique, le pantalon de pêche soigneusement plié à côté d'un fauteuil en toile qui servait à sa femme. Elle souffrait des jambes et il l'installait à l'ombre, au bord de la rivière, pendant qu'il pêchait. Elle l'accompagnait partout et il était très prévenant.

J'ai pensé à Édith...

M. Bourgin était en train de monter une mouche. Je l'ai complimenté sur sa collection de mouches sèches classées par tailles, couleurs et genres dans les petites cases d'une superbe boîte en palissandre. Il m'a demandé d'où je venais. Je lui ai expliqué que j'habitais Versailles mais que j'avais appris à pêcher en Bretagne, avec mon grand-père...

Justement, il me faisait penser à mon grand-père : mêmes gestes lents et méticuleux, même économie de mouvements, même patience que rien ne saurait troubler.

« Vous n'êtes pas venu au coup du soir, hein ? »

J'étais trop fatigué, j'avais roulé...

Il venait souvent dans cette auberge. Il habitait Nice. Il remontait en quelques heures, par l'autoroute. Il connaissait pratiquement toutes les rivières de France, même celles de mon grand-père. Il avait aussi pratiqué l'Irlande, l'Écosse et l'Autriche. La Grèce également, une fois. Et il voulait aller en Yougoslavie. Mais la santé de sa femme...

« Si vous voulez m'accompagner, n'hésitez pas. Je vous montrerai la rivière. Je vous expliquerai ses subtilités. Surtout si vous n'avez pas pêché depuis des années. Sur le Doubs, c'est du grand art... Regardez l'eau : du cristal... Et vous vous en rendrez compte, dans la journée, sauf si le temps se met à l'orage, il n'y a pas grand-chose à espérer. Le poisson est extrêmement méfiant. »

Ce matin, il allait s'amuser à essayer de pêcher l'ombre à vue, à la nymphe.

« Venez donc me voir, je serai dans le pré, là-bas. Il n'est jamais bon de rester seul. »

Lui aussi, il avait compris que j'avais des problèmes.

En repassant devant Romeo, l'énarque, j'ai jeté un coup d'œil sur son matériel. Autant celui de M. Bourgin inspirait le respect et paraissait sérieux, sincère et efficace, autant celui du frimeur dégageait des relents de m'as-tu-vu. Une canne à trois mille francs, en bore, un moulinet de marque confidentielle, numéroté, vendu avec son certificat d'origine, une soie naturelle, une queue-de-rat tressée, bref il avait en main un ensemble dont le prix se situait entre cinq mille et dix mille francs. Et ne parlons pas des mouches : des centaines, sans doute près d'un millier, dans une immense boîte en plastique transparent (afin qu'on les voie, évidemment), affreusement mélangées. Comment pouvait-il trouver la bonne mouche dans ce fatras ?

J'ai examiné ses mouches d'un air dubitatif. Je lui ai dit, sacrement vicelard, qu'il n'y avait pas grand-chose de bon pour le coin.

« Vous croyez ? » m'a-t-il répondu, liquéfié.

Quant à moi, je n'avais pas de science particulière, sinon l'instinct de l'eau et du poisson, les deux qualités qui priment sur le matériel. Bien entendu, il ne s'agit pas de pêcher à la mouche avec une branche de noisetier et un bout de ficelle. Mais il est inutile de se ruiner. Ma canne était une carbone dans le bas de gamme, équipée d'un moulinet automatique et d'une soie américaine. J'avais les mouches de mon grand-père plus celles, peu nombreuses, que j'avais fabriquées dix ans auparavant, bien avant que je monte à Paris me démolir au Siège.

C'était reparti. Les assurances...

J'ai ouvert le coffre de ma B.M.W., j'ai monté ma canne, j'ai fixé le moulinet, noué la queue-de-rat et je m'apprêtais à rallonger mon bas de ligne au moyen de cinquante centimètres de quatorze centièmes (« pêcher long et fin », les conseils de Montanol) quand j'ai senti qu'il était près de moi. À cause de l'odeur de cigare éteint.

« Je ne vous conseille pas ce nœud, m'a-t-il dit, enfin, si vous le permettez. Il y a des monstres, dans cette rivière, des truites de plusieurs livres. Si vous en ferrez une, avec un nœud comme celui-là, vous la perdrez dans les cinq secondes... Excusez-moi. je ne me suis pas présenté : Alexandre Bloch, appelez-moi Alex. »

Il m'a tendu la main. Je lui ai dit mon nom.

« Vous êtes russe ? Staline, Lénine, Bakounine, Kropotkine, Bakchine... Ah ! ah ! ah ! Je vais vous montrer comment faire un vrai nœud. Permettez ? Je n'aime pas les Russes, enfin les Russes communistes, ils sont contre la propriété privée du capital. »

J'ai permis. On en apprend tous les jours. Malgré sa calvitie, sa

petite taille, son cigare et ses petits yeux fureteurs d'un bleu délavé sous des sourcils et des cils blancs, comme brûlés par le soleil, il n'était pas antipathique. Son regard était droit et franc, direct. Et puis on devinait, dans son corps certes amoindri par l'âge, une grande résistance physique, une volonté terrible.

Un industriel. Un battant. Un fonceur. Un gagneur.

J'ai allumé une cigarette et je lui ai proposé du feu. Il a secoué la tête.

« Ne m'allumez pas cette saloperie de cigare. C'est dégueulasse. Même à cent balles pièce, ça reste dégueulasse, croyez-moi. »

J'ai eu l'air étonné.

« C'est tellement dégueulasse que ça m'empêche de fumer. Le corps médical m'a interdit le tabac. Alors, je tète. Je me plante ce truc dans le bec. Ah ! mais je vois que vous fumez des blondes, offrez-m'en une... »

Il a levé les yeux vers le chalet.

« Pendant que ma femme n'est pas là... Je sens que l'on va s'entendre, entre fumeurs de blondes... »

Je lui ai dit que j'essayais d'arrêter de fumer.

« Bof, vous êtes jeune... À votre âge, il ne faut pas se préoccuper de son corps. Il faut vivre, brûler la vie par tous les bouts ! Au diable l'avarice, fumez, ne vous privez pas. vous crèverez peut-être demain dans un accident de bagnole... »

Il a éprouvé la résistance du bas de ligne.

« Et voilà un nœud digne de ce nom. Vous avez vu comment je l'ai fait ? »

J'ai avoué en rigolant que je n'avais pas regardé.

« J'aime la franchise ! Vous êtes ici pour combien de temps ? Quinze jours ? Nous aussi. Eh bien, je ferai vos nœuds, vous n'aurez qu'à me sonner... Qu'est-ce que vous lui avez dit, à l'autre con ? »

J'ai fait mine de ne pas comprendre.

« Vous savez bien de qui je parle... On lit dans vos yeux comme dans un livre,.. J'aime les gens qui ont un regard expressif... Vous l'avez remis à sa place, le couillon à la G.T.V. ? »

J'ai dit à Bloch que j'avais critiqué ses mouches, histoire de me marrer.

« Ah ! Ah ! Bien joué ! Il va en faire une maladie ! Regardez sa gueule ! Avant-hier, quand il a repéré ma bagnole — la Jaguar, belle

tire, hein ? —, il m'a tout de suite collé au cul. Et sa bonne femme me tirait des révérences. Je lui aurais dit de me sucer la queue qu'elle se serait mise à genoux sur-le champ. Des lècheurs de la pire espèce. Je vous étonne ? »

Je lui ai dit que oui.

« Eh bien, j'espère qu'on apprendra à mieux se connaître et que vous m'apprécierez. Quant à moi, je vous ai déjà jugé, vous me plaisez mon vieux, c'est comme ça... Donnez-moi une autre cigarette... »

À ce moment-là, elle l'a appelé, de la fenêtre de leur chambre. Elle était en peignoir qu'elle tenait fermé en croisant les bras sous ses seins.

« Je n'entends rien, a crié Bloch.

— Cigarette... Ton cœur !

— C'est toi mon petit cœur ! » a-t-il gueulé en riant.

Elle a décroisé les bras, furieuse. Le peignoir s'est ouvert. Elle avait de beaux seins.

« Elle me surveille, c'est mon petit ange gardien. Mon cœur... Un petit infarctus de rien du tout... On m'a interdit le tabac, l'alcool, mais pas les petites femmes. Pourtant, c'est pire que tout, vous verrez. Enfin, vous avez vu... »

Oui. J'avais vu, mais des nichons, on en voyait sur toutes les plages.

« Vous avez raison... Si on parlait de choses sérieuses ? Montrez-moi vos mouches. Ah ! oui, vous pêchez en Bretagne, ce sont des mouches bretonnes. Il faut que vous en achetiez d'autres. Avec celles-là, vous n'avez aucune chance. Je dois aller à Lomont en prendre. On y va ensemble ? Il est dix heures, je vous paierai un petit café... »

J'ai fermé le coffre de ma B.M.W.

« Avec la mienne... Je parie que vous n'avez jamais posé le cul dans une Jaguar. Que voulez-vous, quand on est riche... »

Sur un ton confidentiel, il a conclu :

« Je suis riche mais je n'aime pas les riches. C'est pourquoi je descends dans les petits hôtels. J'ai horreur des palaces, des larbins et des faux rupins qu'on y rencontre... Bien sûr, Nina n'est pas de mon avis... »

C'est comme ça que j'ai appris qu'elle s'appelait Nina.

Ça lui allait bien.

Nina...

« Vous ne connaissiez pas Lomont ? » m'a demandé Bloch en faisant gicler les gravillons du terre-plein du syndicat d'initiative sous les roues à rayons de la Jaguar.

La veille, j'avais traversé le hameau sans m'attarder, pressé de m'engouffrer dans le chemin de terre, et tunnel de verdure, qui mène à l'auberge en épousant la berge française du Doubs.

« Voyez, ça n'a rien d'une métropole... »

Dans un geste plein d'emphase et avec de l'ironie dans l'œil, il a ouvert les bras sur les quelques chalets couverts de tuiles, sur les granges qui regorgeaient de foin, sur le *Café des Pêcheurs* et sur le poste des douanes. Un peu à l'écart avait été construit sur deux niveaux un petit chalet à l'enseigne de *La boîte à mouches*, le lieu de rendez-vous de tous les moucheurs sérieux accueillis plus en amis qu'en tant que clients par une jeune femme vive et compétente.

Bloch connaissait la boutique dans ses moindres recoins. Il m'a fait l'article, jouant le rôle du vendeur, et m'a vanté des mouches de fabrication locale, les seules véritablement efficaces sur le Doubs : de minuscules grises en cul-de-canard et des sedges de différentes tailles. Nous en avons pris chacun une vingtaine et Bloch a payé le tout.

« Je vous les offre, je suis riche, je vous l'ai dit ! Et maintenant, allons prendre le café en Suisse. J'adore prendre le café en Suisse, j'ai l'impression d'escroquer la France... Quand je pense à tous ces cons qui se font pincer dans les aéroports avec des valises pleines de billets alors qu'il suffirait de venir pêcher ici et, tout en pêchant, d'en passer un peu chaque jour. Il n'y a que le Doubs à traverser... »

La frontière — le Doubs — était à deux pas, Bloch a parlé avec les douaniers français, puis avec leurs homologues suisses, au beau milieu du pont. Aux deux équipes j'ai montré mes papiers, j'ai donné la marque et le numéro minéralogique de ma voiture. Ainsi je pourrais passer la frontière sans autres formalités pendant mon séjour.

Du haut du pont. Bloch m'a montré, à l'affût derrière une pile, une truite qui devait faire ses deux livres.

À l'autre bout du pont, côté suisse, se tient un café-restaurant dont la terrasse ombragée est très agréable. Bloch m'a expliqué qu'on pouvait y déguster les truites du Doubs, pêchées par les Suisses qui eux ont le droit de vendre leurs prises. On y viendrait ensemble, avec Nina.

On nous a servi le café sur un petit plateau individuel, avec du sucre roux et un pot de crème.

Bloch m'a parlé de ses affaires. Il était propriétaire d'une usine de mécanique de précision dont le principal client était l'État, soit directement, soit à travers des sociétés nationalisées comme Dassault ou la S.N.I.A.S. Il fabriquait des pièces destinées aux missiles et aux fusées Ariane. De la technologie de pointe. Il exploitait en outre des brevets dans la plupart des pays industrialisés.

« J'ai du fric partout... En Grande-Bretagne, aux U.S.A., en Italie et même dans quelques pays de l'Est... Comme je ne peux pas le sortir, je suis obligé d'aller croquer mon pognon sur place... En Hongrie, savez-vous combien coûte une fille, par ailleurs médiocrement appointée par son gouvernement ? Deux mille balles la nuit... Trois cents dollars. Ils ne s'emmerdent pas ! »

Il était parti de rien, il avait débuté comme ingénieur et il avait passé des nuits et des nuits à travailler sur ses projets. Un jour, son travail acharné avait payé.

« Je n'ai pas honte de mon fric, Ralph, je l'ai mérité. Il signifie que j'ai gagné, que j'étais plus fort que les autres. C'est ça l'important...

Il me parlait en toute simplicité, sans aucune envie de m'écraser. Il voulait me faire partager sa joie d'avoir réussi. Je lui ai confié mes ennuis récents, les malversations de mon employé.

« Un conseil, Ralph, la confiance est un capital qui ne se gaspille pas. Appréciez vos risques avant de vous engager. Méfiez-vous de tout le monde, c'est une règle d'or ! Quant aux femmes... Ah ! »

Il avait eu beaucoup de femmes.

« Le plaisir, en amour, c'est le changement... »

Il avait épousé Nina par goût du risque.

« Une belle garce !... C'est Nietzsche, je crois — non, non, je ne suis pas totalement ignare —, qui a dit que l'homme a deux désirs : le danger et le jeu. C'est pourquoi il veut la femme comme le jouet le plus dangereux... Nina est mon hochet, c'est ma deuxième Jaguar, en chair et en os. »

Bloch était un provocateur.

« À l'idée que cette fille va hériter de toute ma fortune, je me marre déjà. J'ai envie de crever tout de suite. L'ennui, c'est que je ne serai pas là pour voir la gueule de tous mes administrateurs... Méfiez-vous d'elle, Ralph, elle vous a déjà fait du gringue... Non pas que je sois jaloux, mais c'est une cavale trop sauvage, un type comme vous ne peut pas dompter ce genre de fille. Trop de scrupules... "Si tu vas chez

les femmes, n'oublie pas ton fouet !" Encore Nietzsche... Mon auteur préféré quand j'étais potache. »

J'étais troublé.

« S'il vous faut de l'argent, Ralph, pour remettre votre agence à flot, on arrangera ça... »

Je crois qu'il était sincère. Nous avons fumé en silence. Un groupe de jeunes randonneurs allemands, en brodequins de marche, short et chaussettes de laine, a envahi le café. Les filles étaient jolies, saines et solides. J'ai pensé à la fragilité d'Édith et j'ai eu un coup de cafard.

« Vous reluquez ces filles comme un vieux crabe que vous n'êtes pas. Vous êtes jeune, Ralph, secouez votre déprime ! Regardez-moi, je ne vis pas autrement que si j'avais vingt ans !... »

Là-dessus, nous sommes rentrés à l'hôtel.

Quand Romeo m'a vu descendre de la Jaguar, il m'a fusillé du regard. Comment avais-je pu, moi, le minable, sympathiser avec le personnage le plus reluisant de l'hôtel alors que lui, on l'avait rembarré ?

Le père Bourgin était bredouille.

Bloch a fait mettre un couvert supplémentaire à sa table. Je n'allais pas continuer à me morfondre seul dans mon coin, non ? J'ai accepté. Nous nous sommes assis l'un en face de l'autre et quand Nina est arrivée, elle a pris place à côté de moi. Bloch m'a adressé un clin d'œil.

« Pourquoi tu ris ? a demandé Nina.

— Pour rien, ma poule, pour rien...

— Je suis mieux de ce côté, je ne vois pas les autres ringards... »

Le doberman s'est couché entre nous.

À la fin du repas, la main gauche de Nina s'est égarée sur ma cuisse. Je me suis écarté. La main a suivi, en exerçant une pression comminatoire.

J'ai eu le désagréable sentiment de commencer à trahir Bloch.

Et Édith.

Après le café, Bloch s'est excusé : « Une petite sieste, je suis un vieillard... » Je ne voulais pas rester seul avec Nina. Je suis allé au salon prendre un deuxième café. Nina m'a suivi. Heureusement, Montanol, en toque et en tablier, est venu bavarder avec nous. Nina s'est presque montrée impolie. L'hôtelier la dérangeait. Je lui ai dit que j'avais l'intention de commencer à pêcher cet après-midi. Il m'a conseillé d'observer avant de pêcher. Puis M. Bourgin nous a rejoints

dans le salon, Nina était furieuse et ne le cachait pas. Elle s'est défoulée sur le doberman qui n'y comprenait rien. M. Bourgin m'a proposé de l'accompagner. Il voulait absolument prendre une ombre à vue et à la nymphe. Il m'apprendrait cette pêche.

C'était à croire que tout le monde me voulait du bien.

Pêcher à la nymphe...

Nina, une nymphe ?

M^{me} Bourgin avait installé son fauteuil de toile sous un parasol et elle tricotait. Depuis une heure son mari s'acharnait sur un ombre tête et je l'avais distancé.

M. Bourgin était un excellent pédagogue et j'avais vite pigé. Je n'avais jusqu'alors pêché qu'en sèche ou en noyée. La nymphe, c'est autre chose. En fouettant en amont, il s'agit de présenter aux ombres une imitation d'éphémère non éclos qui doit couler naturellement et venir se présenter entre deux eaux face à la gueule du poisson.

Quand on porte des lunettes polaroid, les ombres sont faciles à repérer dans une eau aussi cristalline que celle du Doubs. Ils broutent les herbiers, se promènent paisiblement dans les lisses, à la limite des courants et, en plein après-midi, apprécient la fraîcheur du couvert des branches basses.

J'étais en cuissardes au milieu de la rivière, en amont de la chute d'un moulin abandonné. J'avais vu quelques truites mais elles avaient montré le plus profond dédain pour mes nymphes dont je n'avais pourtant aucune raison de douter car M. Bourgin me les avait offertes en m'époustouflant d'un luxe de détails sur les nymphes qui rampent, sur celles qui nagent, sur les pétricoles, bref, il m'avait livré les fruits d'une expérience plus que trentenaire.

Mais le poisson ne bougeait pas. Il était écrasé de chaleur, une chaleur supportable, tempérée par le souffle frais qu'exhalaient les courants et les chutes. Tout respirait le calme et la lenteur des jours tranquilles. Il faut bien l'avouer, je n'étais pas très attentif. La pêche m'intéressait moins que le simple fait *d'être à la pêche*.

Un ombre est venu me narguer et me tirer de ma léthargie. C'était un poisson de plus de quarante centimètres qui se laissait descendre doucement au gré du courant en donnant de temps en temps quelques coups de queue flegmatiques. Avec la même paresse, il farfouillait du bout du museau entre les pierres, remontait, ouvrait la gueule, replongeait. Ses ouïes palpitaient. Fasciné, je l'ai observé pendant de longues minutes. Il s'était installé à cinq mètres de moi, dans un petit courant, en amont. Mon pouls s'est accéléré légèrement. J'ai déroulé ma soie et, en évitant de trop nombreux faux lancers, j'ai balancé ma

nymphes à un mètre environ en amont de l'ombre. Au premier passage, j'étais trop à droite. Au deuxième, trop à gauche. Au troisième, la nymphe a passé à une main de l'ombre qui s'est dirigé vers elle, mais trop tard, Il manquait singulièrement d'énergie, ou d'appétit. La nonchalance de ce poisson me brisait les nerfs... Mon imitation l'intéressait mais il la voulait au ras du museau... Au départ de la soie, j'ai su que ce lancer était le bon. La nymphe se dirigeait droit sur l'ombre. Il a engamé. J'ai ferré. À vue, il n'y a pas de mérite à ferrer au bon moment... Finie la paresse, finie la nonchalance... Piqué, et ce n'était sûrement pas la première fois que cela lui arrivait, l'ombre a fusé vers l'amont, puis s'est retourné et a filé vers l'aval ajoutant à sa propre puissance la force du courant. Mon fil s'est tendu, canne pliée en deux, à un cheveu de la rupture. Un cheveu, c'était aussi mon fil, en bas de ligne : un douze centièmes qui me paraissait maintenant une hérésie.

L'ombre tirait toujours et plus il s'éloignait, plus j'avais l'impression que sa force augmentait. Je lui avais donné toute ma soie et j'attaquais le backing. Soudain, l'ombre a cessé de tirer. Il s'est collé au fond. Un instant, j'ai cru qu'il s'était décroché, ma soie s'étant détendue. J'ai repris du fil, sans résistance : l'ombre remontait vers moi. J'ai regagné cinq mètres de soie puis, tête, boudeur, l'ombre s'est collé aux pierres et n'a plus voulu bouger.

À petits coups de canne, je l'ai agacé. À l'autre bout, il devait secouer la tête. Si j'avais tiré, j'aurais cassé. Il me fallait le titiller, l'énerver.

Il est reparti, en zigzag cette fois. Il y avait trois dangers immédiats à proximité : des branches immergées côté suisse ; en aval une chute avec un fort courant ; et, côté français, un herbier. Que l'ombre file dans le courant, qu'il se prenne dans les basses branches ou qu'il s'enfouisse dans l'herbier et c'en était fait du retour triomphal à l'hôtel que j'imaginais déjà. Je vendais la peau de l'ours... J'entendais les commentaires, je devinais la satisfaction discrète de M. Bourgin dont je vanterais les nymphes, je jouirais de la jalousie de Romeo et des pêcheurs au ver.

Mon adversaire m'a rappelé à la terrible réalité. Il tirait comme une locomotive, tout droit. Mais le combat l'avait fatigué, et sa puissance et celle de ma canne s'équilibraient.

En descendant le courant afin d'éliminer ce complice de l'ombre, j'ai récupéré de la soie et je me suis permis de tirer, en douceur. L'ombre déclarait forfait. Il venait. J'allais le vaincre.

Comme je n'avais pas d'épuisette (j'ai toujours méprisé cet instrument qui vous bat le dos ou le flanc et qui ne laisse aucune

chance au poisson), j'étais obligé d'échouer l'ombre sur la berge.

J'ai repéré un croissant sablonneux qui ferait l'affaire, bien que dangereux parce que proche de l'herbier. La berge déclinait très doucement.

Le monstre, à trois mètres de moi, tirait mollement, m'expédiant dans le poignet quelques secousses bridées par l'élasticité de la fibre de carbone.

Je me suis retrouvé sur la berge. J'ai amené l'ombre à portée, dans quelques centimètres d'eau.

Je n'aurais pas saisi un lingot d'or avec autant de convoitise. L'ombre était sur l'herbe. Je suis tombé à genoux, tremblant de joie, de fierté et d'excitation.

Qu'il était beau ! Il frémissait, nous frémissions à l'unisson. L'ombre est un poisson magnifique. Du loup il a les écailles brillantes et de la truite le corps fuselé. Déployée, sa nageoire dorsale lui donne la majesté d'un grand voilier, et inspire le respect.

J'ai garni mon panier d'herbe fraîche et de menthe. J'ai mesuré l'ombre : quarante-huit centimètres, un record. J'ai ri. J'ai allumé une cigarette et j'ai fumé en regardant l'ombre, mon ombre.

Et puis il a été cinq heures. J'avais oublié le temps. L'auberge était au-delà d'un large virage du Doubs. J'ai eu envie d'un café. Je me suis mis en route. Sans vouloir me l'avouer, j'avais hâte de récolter les compliments.

L'heure était plus propice à la pêche en sèche. Il y avait des gobages de truites. Dans mon dos, l'ombre pesait agréablement. J'étais comblé.

Elle aussi, elle voulait me combler.

Me faire cadeau de son corps...

Elle : Nina.

Nina était couchée sur le ventre mais sa tête était posée sur le côté, tournée dans ma direction, dans la direction d'où je viendrais...

Dans les herbes hautes, je marchais vers l'hôtel, au bord du sentier tracé par les bottes de pêcheurs qui m'avaient précédé depuis le mois de mars. Je n'étais plus qu'un gosse heureux. J'avais tout oublié : les assurances, mon désamour d'Édith et ce monde à la con qui finirait par m'expédier, par l'intermédiaire de mon index crispé, une balle dans la tempe.

J'avais pris un gros poisson. C'était tout bête.

Alors, un cœur gonflé de joie pure comme celle d'un petit garçon à qui l'on offre son premier train électrique ne prédispose pas à accepter d'emblée l'image d'une fille nue, couchée dans l'herbe, en travers de votre chemin.

Elle n'avait pas eu grand mal à se mettre nue. À côté d'elle, petit tas, tout petit tas de soie et de coton, Il y avait une robe vert pâle et un slip blanc.

C'était tout ce qu'elle ne portait plus.

Elle était couchée sur le ventre et j'ai failli lui marcher dessus.

Marcher sur une vipère...

Elle avait bien choisi l'endroit, une minuscule clairière dans un bouquet de saules et de rejets d'ormes dont le feuillage l'isolait, nous isolait, du reste du monde. On ne voyait pas la rivière qui babillait à dix pas.

Elle m'avait suivi et s'était déshabillée.

Sans lever la tête ni ouvrir les yeux, elle m'a demandé :

« Une truie ou un ombre ? »

Elle avait donc observé mon combat. Je lui ai dit d'une voix cassée que c'était un ombre.

« Vous en avez mis du temps à le sortir ! Il doit être énorme... »

J'étais debout près d'elle, immobile. Elle a rouvert les yeux.

« Un gros poisson, c'est Alex qui aurait été content, le pauvre... »

Je ne lui ai pas demandé ce que signifiait ce regret. Devait-on le plaindre d'être un médiocre pêcheur ou un vieil homme cardiaque ? Devait-on la plaindre, elle, d'être baisée pauvrement, chichement ?

Les paupières closes, elle souriait. Ses lèvres étaient humides. Je me suis écarté en jetant un regard coupable sur les fossettes qui agrémentaient sa chute de reins.

« Vous partez déjà ? »

Elle s'est retournée sur le dos et s'est appuyée sur ses coudes, le buste relevé. Les lèvres entrouvertes, les yeux à demi clos, elle m'a fixé à travers ses cils, après avoir relevé ses mèches d'un coup de tête.

Sa peau blanche était zébrée de traces d'herbe. Ses seins, en forme de poire, étaient lourds et fermes. Les pointes étaient érigées. Elle était excitée. Elle a remué ses cuisses, doucement, en les frottant l'une contre l'autre, et elle a posé ses mains dans le pli de l'aîne, de chaque côté de son triangle roux.

Dans les magazines, l'on voit toujours les filles nues sur le sable de plages immenses. C'est une erreur. Une fille à poil au bord de la mer, c'est naturel, et ça ne m'a jamais terriblement émoustillé. En revanche, en pleine cambrousse, sur un coin d'herbe, au bord d'une rivière, dans un air rempli de bourdonnements d'insectes et d'effluves de menthe et d'herbe écrasées, un corps nu devient magique.

Et puis il y avait le contraste du vert et du rouge, de l'acajou de ses cheveux et de son pubis sur le vert éclatant du pré. Et la blancheur laiteuse de sa peau réfractaire au soleil.

Son sourire n'était ni amusé ni narquois. Douloureux. Oui, je pouvais y lire une certaine tension douloureuse de la femelle qui désire ardemment qu'on la pénètre.

« Restez un peu... Je vous en prie... »

Elle s'est rallongée, les bras le long du corps, puis, faussement agacée, elle a chassé d'entre ses cuisses une fourmi qui n'existait que dans son imagination.

Éclair de corail humide et brillant...

Elle a gardé les jambes ouvertes.

J'aurais défait mon ceinturon et à genoux entre ses cuisses blessées par les attaches métalliques de mes cuissardes, je l'aurais prise.

Après avoir plaqué mes lèvres sur ses lèvres intimes dont j'aurais léché le sel.

J'en ai eu le goût sur la langue.

J'ai fui. Elle ne m'a pas insulté, elle ne m'a pas traité de minable. Elle a gémi.

Au détour du bouquet de saules, je me suis retourné. Du bout de ses doigts tendus et agiles, elle griffait son corail.

Elle a joui, je l'ai su quand son corps s'est tendu.

Je n'étais ni prude, ni froussard, ni impuissant. Cependant, cette fille me faisait peur. Du sexe, je n'avais connu d'Édith que les émois sans cesse retenus et feutrés, modestes et timides, qui me satisfaisaient sans pour autant m'exalter. Je savais qu'on pouvait aller au-delà de cela.

Cet au-delà, je venais de le toucher des yeux.

J'ai marché très vite.

Quelqu'un m'a dit un jour, un client, sans doute, qu'une femme qui s'est offerte et que vous n'avez pas prise ne vous le pardonnera jamais. Elle vouera à l'impudent une haine indéfectible.

Arrivé en vue de l'hôtel, je me suis calmé. Je me suis senti *hors de danger*. La terrasse était bondée de promeneurs qui s'attardaient sous les parasols, face à la chute. Le grand chalet m'est apparu comme un havre de sérénité.

Lucide — cette lucidité est parfois de trop —. j'ai pensé que j'étais réellement malade des nerfs. Un autre que moi, *un type normal*, aurait filé un coup rapide à la Nina en chaleur, trop content de sa bonne fortune et d'avoir une histoire à raconter aux copains. J'ai connu un type qui n'aurait pas hésité une seconde, un steward des wagons-lits internationaux. Il ne comptait plus ses conquêtes, nymphettes, femmes mariées, femmes mûres. Néanmoins, plus que le nombre l'intéressait le cocasse ou l'originalité de l'aventure. L'imagination de ces dames en voyage n'avait pas de limites. Un moment j'avais cru qu'il fabulait. Mais non. Il était tout simplement la preuve vivante et le témoin actif des effets pervers des trépidations du chemin de fer sur les voyageuses solitaires.

Il était trop tôt pour l'apéritif. Des truites gobaient non loin de l'auberge. J'ai changé de bas de ligne et j'ai monté un sedge. Quelques minutes plus tard je ferais une truite de belle taille qui, au premier saut, s'est décrochée. J'avais cassé, au nœud.

« Ah ! Ah ! Je vous avais recommandé de faire attention au nœud ! »

Bloch était près de moi.

« Les nœuds, mon cher Ralph ! Attendez, je vais vous donner une autre leçon... C'est dommage, vous teniez un poisson d'une livre... »

Je lui ai montré l'ombre.

« Ah ! Bravo ! Vous allez être la vedette de l'hôtel, ce soir ! Qu'aviez-vous comme mouche ? »

— J'avais un cul-de-canard à corps rouge.

— Ça ne pardonne pas ! Mais ça n'enlève rien à votre mérite... »

Cette fois, j'ai appris à faire un nœud convenable. Bloch avait à la bouche son infâme cigare éteint dont il mâchouillait le bout. Il a pris une cigarette dans le paquet qui dépassait de ma poche de poitrine. Tout en coupant le nylon d'un coup de dent, il m'a regardé du coin de l'œil.

« Vous n'avez pas vu Nina ? »

J'ai rougi.

« Elle était à poil ? »

J'ai dit que oui.

« À cet âge, elles sont folles de leur corps... Et les vieux barbeaux aussi, de leur corps à elles... »

J'ai ri, niaisement, je crois.

« Et les jeunes comme vous ? Elle vous a allumé ? Méfiez-vous. Ralph, elle brûle... Moi, ça m'est égal, j'ai le goût du risque, je vous l'ai dit... »

Il m'a toisé. J'ai cru que c'était pour évaluer mes chances auprès de Nina.

« Comment, vous n'avez que des cuissardes ? Et le coup du soir, comment ferez-vous ? Il vous faut des waders. À moins d'être champion du monde du fouet, ce qui n'est pas votre cas, vous perdrez beaucoup de poissons parce qu'il mouchera trop loin de vous. Le pantalon de pêche est indispensable.

Je n'en avais pas. Je n'avais jamais pêché en waders. Et il était indéniable que de simples cuissardes étaient un handicap. Sauf à embarquer de l'eau, je ne pouvais traverser certains trous. La berge suisse, notamment, était très difficile à atteindre sans waders.

À quelques pas de nous, il y a eu des cris et des aboiements.

« Ce connard de chien doit encore faire des conneries... Si je pouvais le noyer... »

Le doberman était dans l'eau et montrait les dents à des gosses qui jouaient sur une île de sable. Bloch l'a sifflé et le doberman s'est secoué en nous aspergeant. Bloch lui a botté l'arrière-train et le chien s'est couché à nos pieds.

« Venez, m'a dit Bloch, on fonce à *La Boîte à mouches* vous acheter

des waders. Et on dîne de bonne heure. Je prévois un coup du soir exceptionnel, avec ce ciel qui se couvre... »

Il m'a laissé conduire la Jaguar. C'était voluptueux.

En pantalon de pêche, j'avais l'élégance d'un bonhomme Michelin. Bloch m'a conseillé la meilleure marque qui était aussi la plus chère. Je n'avais pas de fric à jeter par les fenêtres mais je n'ai pas voulu paraître radin. Je m'inquiétais pour rien. Bloch a payé, malgré mon insistance à refuser.

Il a fait mine d'être exaspéré.

« Je suis riche, nom de Dieu ! Il faut que ça serve à quelque chose ! Ça me fait plaisir. Vous les garderez en souvenir de moi... »

Nous avons pris l'apéritif en Suisse, avec le douanier, pêcheur lui aussi, et qui avait la même opinion que Bloch sur le coup du soir qui se préparait.

« En plus, a précisé Bloch, dans deux heures la marée sera haute...

— La marée ?

— Ah ! c'est vrai, vous ne connaissez pas le coin... Il y a un barrage de l'E.D.F. en amont. Ils n'ont pas délesté de toute la journée. Ce sera pour ce soir. Quand l'eau monte, ça excite le poisson.

Avec vos cuissardes, vous auriez pu aller vous rhabiller Là où vous avez passé cet après-midi vous aurez de l'eau jusqu'aux nichons...

— Quand le temps est sec, m'a dit le douanier suisse, les lâchers d'eau sont manuels. Ils ont lieu le soir, généralement. Quand il pleut, c'est automatique. À la fonte des neiges, on a plusieurs marées par jour. »

J'ai demandé si c'était dangereux.

« Non, mais il est bon d'être prévenu... Chaque année, on a au moins un mort... »

Elle était habillée d'une tunique décolletée dans le dos et elle nous attendait sur le parking de l'auberge, assise sur un muret, et elle racontait des histoires au doberman qui dressait les oreilles.

Elle avait l'air d'une gamine.

Elle : Nina...

M^{me} Alfa, M. Romeo et leur chie-ouah-ouah serraient les dents sur une morgue très aristocratique. M. et M^{me} Bourgin dînaient sans hâte et en s'adressant des sourires radieux. Quant aux deux jeunes couples, ils étaient aussi exubérants que la veille. À les écouter, ils avaient vidé le Doubs de toutes ses truites.

La famille Legras bâfrait. Bernadette montait la garde près du plateau de fromages qu'elle venait de leur passer.

« Observez bien, Ralph, m'a dit Bloch, dès que le père va poser son couteau, Bernadette va lui subtiliser le plateau... Sinon leur appétit mènera Montanol à la ruine... »

Nina boudait. Elle caressait son chien. J'avais pris soin d'attendre qu'elle se place et j'étais assis à côté de Bloch.

« Voyez comme c'est amusant, ces petits hôtels. Il y a du spectacle. Dans les palaces, vous tomberez toujours sur un lèche-bottes qui estimera de bon ton de vous infliger un cours d'économie politique. Ou de mécanique auto... Comparer sa Rover à ma Jaguar... Vous ne prenez pas de café ?

— Moi, je n'en prends pas », a dit Nina, sèchement, comme s'il s'agissait d'une sanction.

Bloch lui a pris le menton.

« Je te trouve une petite mine, mon chou. Tu sais que le soleil ne te vaut rien, tu ne devrais pas t'exposer...

Elle s'est dégagée d'un coup de tête.

« Tu voudrais que je fasse la sieste, comme un petit vieux ?

— Marquise si mon visage... souvenez-vous qu'à mon âge... », a fredonné Bloch.

Il m'a demandé une cigarette.

« Tu peux en fumer trois paquets par jour, qu'est-ce que ça peut me foutre ? »

Elle s'est levée et le doberman a bondi sur ses talons.

« Tu peux crever ! »

La chaise avait marqué es cuisses d'un trait rouge.

« Cruelle jeunesse ! a ironisé Bloch. Mon cher Ralph, que lui avez-vous fait, cet après-midi ? Fait ou pas fait ?... »

J'aurais voulu trouver une réponse légère et pleine d'esprit. Il ne m'en a pas laissé le temps.

« Avalez votre café, les truites nous attendent... »

Nous étions au bord du Doubs, à environ deux cents mètres en aval de l'hôtel. Bloch m'a expliqué que cela ne servait à rien d'aller à des kilomètres de là. Le coup du soir, s'il devait être bon, le serait partout. À moins de vouloir chercher les très grosses pièces, ce qu'on ferait un de ces soirs.

Dans le virage que Bloch avait choisi, il y avait une succession de lisses et de courants, avec une gravière et des herbiers.

« La marée est haute... »

Simple constatation de sa part. Le niveau avait monté d'un bon demi-mètre. Dans les rivières bretonnes que j'avais fréquentées, les hautes eaux signifiaient qu'il avait plu en amont. En conséquence de quoi l'eau était sale, c'est-à-dire ocre jaune ou franchement marron. Là, au bord du Doubs, l'eau montait et restait claire. Le barrage libérait son trop-plein en douceur. La rivière était à peine troublée. Un odorat averti aurait décelé un parfum un peu plus fort : le courant brossait le fond avec plus de vigueur, raclait les berges, et les herbiers ondoyaient.

« Allons-y... »

Dans l'eau, nous étions moins ridicules et plus légers. L'air prisonnier de nos waders jouait le rôle d'une bouée, et si le courant avait été plus puissant nos jambes se seraient soulevées.

J'ai suivi Bloch au milieu du Doubs. Le jeu consistait à prendre position et à demeurer immobile jusqu'aux premières éclosions, jusqu'aux premiers gobages. Faire corps avec la rivière, habituer le poisson à notre présence.

Vers neuf heures sont apparus les phryganes.

« Il y a quelques années, m'a dit Bloch, les sedges étaient tellement nombreux qu'on était obligé de s'habiller en noir. La moindre pièce de vêtement clair, chemise, veste ou chapeau, les attirait comme une lampe au point que ça vous empêchait de pêcher. Ce n'est plus ainsi, mais il en reste quelque chose, vous allez voir. »

Je ne demandais pas mieux... J'ai allumé deux cigarettes et j'en ai donné une à Bloch.

« Patience... Le coup du soir démarre brutalement. Tenez, vous avez entendu ? »

Oui, j'avais entendu un « clap »...

« Changeons de mouche... Montez un de ces sedges à corps mauve et hackles gris. Vous avez une lampe de poche ? Non ? Moi non plus... Dans une demi-heure il fera nuit. Prenez garde de ne pas casser, vous n'y verriez plus rien pour monter un nouveau sedge. »

Deux minutes plus tard nous étions environnés de gobages bruyants, certains à une longueur de canne. C'était à croire que d'un coup de baguette magique tous les poissons, ombres et truites confondus dans la même frénésie, étaient montés à la surface et saluaient le crépuscule à leur manière, dans un bouillonnement de « plocs » et de « claps ».

« Un dernier conseil : quand les gobages sont bruyants, montez un sedge. Quand ils sont silencieux : un cul-de-renard ou une petite grise à corps jaune. Maintenant, que le meilleur gagne. Et rappelez-vous, la taille est à vingt-cinq mais ne prenez rien en dessous de trente... »

Silencieusement, il s'est éloigné de moi. Il semblait glisser dans le courant, porté par ses waders.

J'avais moi-même de l'eau jusqu'à la taille.

J'ai posé mon sedge en amont du gobage le plus proche. Immédiatement engamé. J'ai ferré. Le flot était sombre, je ne pouvais voir le poisson. Truite ou ombre ? J'ai ramené en force, sans finasser. C'était un ombre, entre trente et trente-cinq. Je l'ai mis au panier, j'ai essuyé ma mouche et j'ai relancé. Je ne savais où donner de la canne. Lorsque j'exploitais en vain un gobage, il me suffirait d'en essayer un autre.

En aval, Bloch avait ferré une truite qui se débattait en surface.

À mon tour. Une truite. L'ombre tire comme un cheval, la truite est plus folle, plus nerveuse, elle disperse ses efforts.

Ma truite jaillissait à la verticale et retombait dans une gerbe brillante.

Elle a rejoint l'ombre au panier.

Plus tard, après avoir raté un nombre ahurissant de poissons, j'ai repris un autre ombre et deux truites dont une approchait le kilo. Je n'avais même pas eu à remettre à l'eau un poisson de moins de trente centimètres. Je me suis demandé s'il en existait.

Inlassable, je fouettais quand j'ai entendu que l'on m'appelait. C'était Bloch, de la berge. J'avais oublié l'heure. Il était dix heures et demie et bien sonnées.

« C'est qu'il y passerait la nuit, le cochon ! Alors ? » J'ai annoncé deux ombres et trois truites.

Bloch a sifflé.

« Vous me battez ! Un ombre et deux truites... »

La nuit était claire et nous avons mis le cap sur la terrasse éclairée de l'auberge. Nous croisions des silhouettes.

Nina nous attendait.

Nous nous sommes tous retrouvés dans la cuisine où Bloch, décidément parfait mentor, m'a inculqué les rudiments du savoir-vivre local.

Chaque pêcheur nettoyait ses prises, les mettait sur un plat, collait une étiquette sur le plat et le rangeait au réfrigérateur sur une étagère réservée à cet usage.

Avec amusement, j'ai constaté que Montanol avait vidé et écaillé mon ombre de l'après-midi et qu'un plat à mon nom, en effet, m'attendait au frigo.

« Comment voulez-vous que l'on cuisine votre poisson ? m'a demandé Bloch. Au bleu, grillé, à la crème ? »

Il fallait l'écrire sur un tableau noir, en précisant la date, et déjeuner ou dîner.

Des voitures arrivaient, la cuisine se remplissait de pêcheurs. Des idiots avaient fait cinq, dix kilomètres alors que la manne se trouvait à deux pas de l'hôtel.

Je n'étais pas peu fier. Ma pêche était la meilleure, en nombre et en poids. Je n'en revenais pas et je l'ai dit à Bloch.

« Vous possédez une chose qui manque à la plupart des gens, l'instinct de l'eau et du poisson... »

Romeo le pisse-froid nous mijotait une jaunisse. Il était bredouille. Il bavait d'envie sur les belles fario du Doubs qui, curieusement, sont zébrées. Bien évidemment, il avait des excuses. Il avait décroché une truite *énorme*, il n'avait pas la bonne mouche (autrement dit, il n'avait pas eu l'idée d'explorer les recoins de la petite boutique de Lomont, pas assez smart pour un monsieur qui ne fréquente que les grands noms et n'achète que les grandes marques), sa soie naturelle à mille francs n'était pas tout à fait celle qui convenait à sa canne américaine à quatre mille francs...

Bref, tout cela était bougrement réconfortant.

Nina était déridée, gaie, enjouée. Elle était pendue au bras de Bloch qu'elle câlinait. Elle avait couché le doberman, selon sa propre expression.

Je leur ai offert un verre. Montanol avait allumé un feu dans la cheminée. On a pris un bourbon et on a parlé pêche. J'avais retrouvé

la joie de vivre.

Bloch a remis la tournée et a avalé avec son deuxième bourbon un somnifère en s'inquiétant, ironique, du caractère explosif du mélange.

« Avec ça, je vais ronfler, mon chou... »

Je suis monté me coucher. J'ai téléphoné à Édith. Personne n'a répondu. Malgré une légère inquiétude, j'ai trouvé le sommeil.

Vers une heure du matin, j'ai été réveillé par des grattements à ma porte. Pas vraiment réveillé, car ce bruit m'a entraîné dans un rêve fugace et idiot : le doberman revenait des toilettes et se trompait de porte...

Les grattements ont repris et je ne rêvais plus. Je me suis levé et je me suis approché de la porte. J'ai entendu son souffle. J'ai senti son parfum.

Nina...

Elle murmurait mon prénom.

J'en ai eu la chair de poule. La porte n'était pas fermée à clé. D'un coup sec, j'ai poussé le verrou.

De rage, elle a frappé du poing.

Trois fois.

Trois coups de gong dans ma tête vide.

Elle a chuchoté :

« Salaud!... C'est moi, Nina... »

Je n'ai pas ouvert.

« Vous avez passé une bonne nuit ? Hier soir, le roi n'était pas votre cousin !... »

Bloch avait voulu que nous prenions le petit déjeuner en terrasse et cette singularité avait quelque peu bouleversé le service.

Nina avait noué les manches d'un gros pull autour de son cou, mais sous sa courte chemise de nuit elle ne portait qu'une petite culotte. Nous faisons figure de privilégiés et les envieux ne manquaient pas dans le camp des prisonniers de l'ombre de la salle à manger.

Avec un temps de retard, j'ai répondu à Bloch que j'avais passé une très bonne nuit, agrémentée d'un rêve étrange. J'ai raconté l'histoire idiote du chien qui va aux toilettes et qui, au retour, gratte à la mauvaise porte. Bloch a manqué s'étouffer de rire.

« Excusez-moi, j'imaginai une chienne assise sur la cuvette...

— Imbéciles ! » a dit Nina.

Malgré le pluriel que j'ai senti dans sa voix, il était évident que c'était à moi qu'elle s'adressait. Elle a caressé le doberman qui s'est levé et a reniflé nos tartines beurrées.

« Couché ! a dit Bloch, ce clebs manque d'éducation...

— Il est vilain, ton pépère, hein, mon chou, a répliqué Nina en mettant l'accent sur le mot pépère.

— Pépère ? Il est presque aussi vieux que moi, ce chien. Il a huit ans, et comme il faut multiplier par sept, paraît-il...

— Il y a de la marge, entre cinquante-six et soixante-cinq, a observé Nina, féroce. Et puis à partir de soixante, les années comptent double...

— Petite salope !... » a murmuré Bloch en serrant les dents.

Nina a soutenu son regard tandis que son pied nu me caressait la cheville.

Bloch et moi nous avons allumé une cigarette.

J'ai fini ma tasse de thé et je les ai laissés à leurs calculs comparatifs et à l'étude de la table de sept.

À la réception, Montanol m'a tendu une lettre.

C'était l'écriture d'Édith.

Pourquoi m'avait-elle écrit ?

Elle me disait qu'elle n'avait pas pu supporter de rester seule à la maison. Elle avait pris, dès mon départ, un grand coup de déprime. Elle était allée chez ses parents, d'où elle m'écrivait. Elle en profitait, justement, pour m'écrire des choses qu'elle ne saurait me dire. Elle était lasse. Elle en avait marre. Les combats que je menais et les soucis d'argent l'épuisaient. Elle se traînait dans mon sillage. Il lui semblait que depuis la naissance des jumelles je la délaissais. Elle doutait de mon amour pour elle et pour nos enfants. Il est vrai que j'ai toujours éprouvé de la gêne au contact des nourrissons. Mais Édith m'excusait et elle-même faisait un laborieux mea culpa. Elle essayait de définir nos relations, dans un vocabulaire de roman-photo : amour ou tendresse réciproque sapée par le doute. S'aimait-on vraiment ? Avait-elle tort ? Mes sentiments pour elle n'étaient-ils pas proches de ceux qu'un médecin éprouve face au malade condamné et qui s'en est entièrement remis à sa science ? Je me sentais responsable d'Édith. Je ne pouvais pas la trahir. J'étais à la fois son maître et son chien d'aveugle, son guide et sa corde de rappel. À la moindre erreur de ma part, elle commettrait l'irréparable. Elle marchait en me tenant la main sur une poutrelle tendue entre la vie et la mort. Les enfants avaient été une manière de fixer son regard droit devant elle. Il ne fallait pas regarder le vide, sous elle : le suicide l'aurait immédiatement happée. Tout cela transpirait des phrases creuses qu'elle m'écrivait. *Il n'y a rien de plus fort au monde que mon amour pour toi et pour nos enfants...* Elle avait présumé de ses forces en me proposant cette séparation de quinze jours. Peut-être vaudrait-il mieux que je revienne plus tôt ?

J'ai été bouleversé. L'amour d'Édith était ma vraie richesse. Le galvauder aurait été digne du dernier des salauds. J'étais le gardien du trésor.

Alors même que j'aurais dû ressentir comme un carcan la redécouverte de mon écrasante responsabilité — être comptable du bonheur de quatre personnes — je me suis senti plus léger, paradoxalement.

J'ai bâti un avenir différent. J'allais vendre le cabinet et acheter un petit café-tabac dans un bled perdu de Bretagne. Nous aurions une autre vie. dans l'attente d'une vieillesse paisible, riche d'heures calmes.

Combien de gens ont fait ce rêve ?

Était-ce une victoire ou une défaite ?

N'étais-je pas semblable au schizophrène qui va de lui-même frapper à la porte de l'asile afin de retrouver la quiétude et la sécurité

de sa chambre blanche ?

J'ai eu envie de quitter l'hôtel et de retrouver Édith, De mettre mes affaires à jour et de commencer les démarches de mise en vente du cabinet.

Partir...

J'avais besoin de m'isoler. de réfléchir. Rouler serait un bon moyen. J'ai pris ma voiture et j'ai franchi la frontière à Lomont.

Au bout de la route, à quelques kilomètres de là. il y a un gros bourg suisse qui s'appelle Pierrelégier.

À Pierrelégier, sur la place de l'Église, il y a le *Café de la Poste*.

Et une fille : Jeanne.

Oui, à Pierrelégier m'attendait le troisième maillon de la chaîne qui allait accrocher au wagon de ma vie la locomotive du destin...

Il en est ainsi à chaque fois que l'on franchit une frontière : l'on s'attend à un changement spontané du paysage et des gens, à peine la barrière de la douane est-elle levée. Et souvent la surprise ne naît pas d'une modification mais bien au contraire de son absence. De Paris à Bruxelles, quelle différence entre les maisons grises, les rues pavées et les pylônes belges ou français ? Italiennes ou françaises, ces mesures qui grillent sous le soleil de chaque côté de la ligne arbitraire qui coupe en deux les Alpes du Sud ?

À cinq kilomètres de Lomont, il en était autrement. On ne pouvait s'y tromper, c'était bien la Suisse. L'avant-veille, de Besançon aux rives du Doubs, j'avais eu le sentiment de m'enfoncer dans des hautes terres de plus en plus dures, de plus en plus isolées. Petites routes, habitat dispersé, immenses pâtures désertes s'opposaient, en face, à un monde étranger où les fossés étaient curés à la cuiller, les bermes tondues, les talus entretenus, les chalets pimpants, vernis et peints de couleurs vives, les façades des fermes lambrissées et les vaches toilettées.

J'avais sous les yeux une image d'Épinal de la Suisse telles celles que l'on peut voir sur les plaquettes de chocolat.

J'ai croisé trois cantonniers venus là en land-cruiser Datsun et munis de débroussailleuses individuelles dont une à fil de nylon qui aurait comblé un Anglais maniaque soucieux de la netteté de ses allées.

Dans une station-service ultramoderne, équipée de pompes électroniques acceptant les cartes de crédit, j'ai fait le plein.

La vallée encaissée de l'hôtel m'avait un peu oppressé. Sur les hauteurs, je respirais. J'ai roulé doucement en descendant vers Pierrelégier.

C'est un gros bourg construit autour d'une église en pierre jaune, qui était en cours de ravalement et bardée d'échafaudages métalliques. Outre deux banques (une autre image d'Épinal, mais qu'y puis-je, c'est ainsi) qui en imposaient par leur style néo-antique et leurs façades en marbre noir et bleu, il y avait, aux alentours de la place, une librairie, une épicerie, un café-restaurant et un immense chalet dont les trente ou quarante paires de volets étaient peintes de diagonales rouges et blanches. Le fronton de ce bâtiment administratif s'ornait d'un écusson et chaque fenêtre était garnie d'un pot de géranium-lierre.

Je me suis garé près de la terrasse du *Café de la Poste*, également

peint en rouge et blanc. À l'intérieur, un juke-box diffusait un vieux rock. Assis à l'ombre des parasols, des ouvriers buvaient de la bière.

Je suis entré. Toutes les tables étaient occupées par une clientèle bizarrement mélangée : des ouvriers, des jeunes gens en vacances, quelques touristes et des employés de banque en costume et cravate.

Le Café de la Poste, probablement le seul établissement de ce genre du bourg, fleurait bon la cuisine familiale. Des pizzas cuisaient dans un four et dans des cocottes en fonte mijotaient des viandes en sauce.

Jeanne est venue à ma rencontre. Je ne savais pas encore qu'elle s'appelait Jeanne.

Jeanne et sa sœur... qui était aux fourneaux. La cuisine n'était séparée de la salle que par un mur bas qui servait de passe-plats.

Elles étaient blondes. Jeanne avait à peine vingt ans. Elle était la plus jeune et la plus jolie. Non pas que sa sœur fût laide, loin de là, mais il n'y avait pas dans ses traits la grâce et la fragilité de sa benjamine. D'ailleurs, la distribution des rôles avait respecté la hiérarchie dans la beauté. Jeanne servait, sa sœur cuisinait.

Jeanne avait les cheveux tirés sur les tempes et une lourde natte lui tombait dans le dos. Au-dessus des oreilles auxquelles elle portait une perle, des rastas donnaient à la rigueur une note d'extravagance. Ses yeux, d'un bleu outremer très sombre, avaient quelque chose de vague.

Des types l'ont appelée qui trouvaient le service trop lent.

« Jeanne, Jeanne, toujours Jeanne ! » m'a-t-elle dit en riant.

Nos comiques caricaturent l'accent traînant des Suisses... Moi, j'ai trouvé que ça lui allait bien, à Jeanne, Et j'ai pensé qu'au cinéma, où les Canadiennes sont très à la mode, Jeanne ferait un malheur. Elle portait un T-shirt et un jean serré. Son corps était parfait. Sur sa cuisse battait à chaque pas une petite sacoche en cuir lourde de pièces de monnaie.

Et ce prénom ! Désuet, démodé, vieux, elle lui redonnait du brillant. On n'avait pas envie qu'elle s'appelle autrement.

« Jeanne, je t'aime ! » a déclamé un jeune ouvrier en se levant.

La plupart des jeunes types devaient être amoureux de Jeanne.

« Bonjour ! »

Elle a regardé la salle d'un air dubitatif.

« Je vous mets avec les autres, ouais ? »

J'ai dit que cela n'avait aucune espèce d'importance. De crainte que je ne sois dérangé par les chahuteurs (la bande à « je t'aime »).

elle m'a placé à la table d'un banquier qui était plongé dans la lecture du Monde. J'ai commandé un demi, ce qui en France signifie un quart et dans la plupart des pays un demi-litre.

La bière pression était crémeuse et à température idéale. Elle a attendu que je boive une gorgée avant de dire :

« Service !... »

J'ai mangé une pizza et un flan maison.

Vers une heure la salle s'est vidée d'un coup. Jeanne a écarté, sans se fâcher, quelques mains baladeuses et elle m'a adressé un clin d'œil complice.

« Café ? »

J'ai acquiescé.

Puis, au moment de payer. j'ai dit à Jeanne que je passais quelques jours à Lomont où j'étais venu pêcher.

« Vous reviendrez, alors ? » m'a-t-elle demandé.

J'ai dit oui, pourquoi pas.

« Ce serait chouette, que vous reveniez... »

Qu'est-ce que ça voulait dire ? Qu'est-ce que j'avais compris ?
Voulait-elle *me* revoir ou revoir *un client* ?

DEUXIÈME PARTIE

Je me suis attardé sur le pont de Lomont à discuter pêche avec le douanier français qui transpirait sous son képi.

La chaleur devenait de plus en plus écrasante.

Le douanier m'a demandé si j'étais satisfait des sedges et des culs-de-canard que j'avais achetés à *La Boîte à mouches*. J'ai marqué de l'étonnement et il m'a avoué, amusé, qu'il était le mari de la dame et donc le copropriétaire de la boutique. Et, chose inavouable, que je ne devais pas répéter, il passait ses gardes d'hiver, quand pas une voiture ne franchissait la frontière, à confectionner ces mouches...

Je lui ai parlé du contraste saisissant, que je venais de constater, entre le côté suisse et le côté français. Il m'a expliqué qu'après Pierrelégier c'était la plaine et toute son opulence : des fermes faciles à exploiter et la proximité des grandes villes. Et puis c'était la Suisse !...

L'auberge était en léthargie. Montanol était plongé dans ses comptes et son épouse répondait aux demandes de réservations pour août et septembre. Alfa et Romeo faisaient la sieste, tout comme Bloch et Nina. Montanol m'a dit que Bloch « ne se sentait pas très bien » et que M. Bourgin était parti « à l'ombre sous le soleil et à la nymphe ». Sur la terrasse, la famille Legras jouait aux cartes. Ils soufflaient et soupiraient. Je leur ai dit que c'était un sale temps pour la pêche au ver, en pensant « pour les gros », et ils n'ont pas apprécié l'ironie de ma remarque.

Je suis resté un long moment sous la douche. Une sorte de conscience du devoir, *des choses qui se font*, par exemple adresser ses condoléances d'assureur à la famille d'un défunt dont on n'a rien à cirer, m'incitait à appeler Édith chez ses parents. Mais que lui dire ? Dans sa lettre, elle avait remis les compteurs à zéro. Elle s'était expliquée, elle m'avait expliqué...

La rassurer, la reconforter, oui, j'aurais pu le faire.

Nina ne m'en a pas laissé le temps.

Je suis sorti de la douche, nu, sans m'essuyer à fond.

Elle avait refermé derrière elle et s'appuyait des épaules contre la porte, les mains derrière le dos, les reins cambrés afin de désigner à mes regards son ventre et, sous la petite robe blanche, cette toison

rousse qu'elle m'avait dévoilée.

Elle souriait et ses doigts grattaient la porte.

De peur que ce rappel symbolique de la nuit passée ne suffise pas, elle m'a reproché :

« Pourquoi ne m'as-tu pas ouvert ? »

J'ai explosé.

« Sors ! Dégage ! Je suis ici pour me reposer, pas pour avoir des histoires de cul !

— Des histoires de cul ! a-t-elle sifflé d'une voix sourde car elle craignait sans doute que la cloison qui nous séparait de Bloch n'arrêtât pas nos voix. Vous autres, les hommes, vous ramenez tout à cet étage...

Putain de mort, qui avait balancé sa culotte aux orties ?

« Tu es marié ?

— Je suis marié, j'ai deux gosses et ma femme va peut-être se tirer...

— Elle est dingue !...

— Que veux-tu dire ?

— Elle est folle de quitter un mec comme toi...

En baissant la tête, elle a ajouté, dans un murmure :

« C'est con, c'est complètement con, ça vous vient jamais à l'idée qu'on puisse être amoureuse...

Qu'est-ce que c'était que ce cirque ? Elle était tombée amoureuse de moi, sur un claquement de doigts d'un tordu de magicien du destin ? Je n'étais plus un gamin, je ne croyais plus au Père Noël ni aux cloches de Pâques. Et puis, je n'étais pas assez grossier pour le lui jeter à la figure, elle n'était pas mon genre. Aucun espoir, question grand amour... Une partie de jambes en l'air, à la rigueur, si je n'avais pas sympathisé avec Bloch.

Dans le moment, elle s'en serait contentée, du simple plaisir de la chair, de la communication des sens, à défaut de celle de l'âme et du cœur...

« Hier, dans l'herbe, j'ai été obligée de me finir... Tu trouves ça drôle ? Et cette nuit...

— Et alors ? Moi aussi, il m'arrive de me moucher dans mes cinq doigts...

— Je ne te plais pas ? »

Gamine sournoise, collégienne qui s'apprête à tricher, elle me regardait par en dessous.

« En tout cas, tu t'y prends mal...

— Dis-moi ce que je dois faire.

— Cesser de m'allumer ! »

Elle s'est retournée, le front contre la porte.

« Je suis jeune, moi. Je n'ai pas de temps à perdre. Je ne vais pas passer ma vie avec l'autre vieux crabe. Je croyais qu'il crèverait plus vite... »

C'en était trop. Je l'ai prise par le bras et je l'ai virée. Je crois bien qu'elle chialait.

De cinq à sept, j'ai pêché. Je suis parti en voiture et j'ai choisi un coin différent des environs de l'hôtel. À travers un bois de résineux, j'ai dévalé une pente. Là, le Doubs était plus torrentueux que majestueux. Cependant, il y avait dans les virages de superbes lisses. Et, pas loin, j'ai repéré une gravière en partie couverte d'herbiers.

En traversant un courant j'ai manqué dévisser. Ce terme d'alpinisme me semble le plus approprié pour exprimer cette sensation plutôt désagréable d'être soulevé par le courant et de ne pouvoir s'accrocher à quoi que ce soit, dans l'eau jusqu'aux aisselles. Mes bottes chassaient. Heureusement, lorsque j'ai commencé à déraper, le fond remontait. J'ai repris pied.

Je n'ai ramené qu'une truite, mais quelle truite !

Je me trouvais dans un bras, en aval d'un îlot qui divisait le Doubs en deux, et un fort et large courant me séparait d'un lisse. Je visais le calme sans l'atteindre. Ma soie était emportée et ma mouche draguait.

Je venais de lancer une dernière fois et, découragé, j'observais mon sedge qui était emporté vers l'aval. Tout à coup, j'ai vu une truite jaillir du lisse, foncer à la surface et me dépasser. J'ai pensé que ma soie l'avait effrayée et qu'elle prenait la fuite. Quel n'a pas été mon étonnement de voir la zébrée rattraper mon sedge, à vingt bons mètres de là, et l'engamer sauvagement.

Ceux qui ont déjà travaillé un poisson d'une livre dans un courant, sur quatorze centièmes, devineront les difficultés que j'ai eues à épuiser ma truite —épuiser dans le sens de fatiguer et non pas le néologisme qui signifie « mettre dans l'épuisette ».

Naïf, et conscient de ma naïveté, j'ai trouvé cette truite plus belle que les autres. Elle avait de l'esprit et de la volonté.

Elle avait poursuivi ma mouche. Je n'avais jamais vu cela.

Je l'ai comparée à Nina.

Nina qui prenait l'apéritif en terrasse, avec son mari. Je me suis joint à eux, sur l'invitation de Bloch. Nina était outrageusement maquillée et portait un short échancré et une chemise d'homme qui bâillait sur ses seins nus. Était-ce à mon intention qu'elle s'était donné l'air d'une pute ?

« Dites-moi, Ralph, vous avez disparu, ce matin... De mauvaises nouvelles ? »

Bloch faisait allusion à la lettre qu'il m'avait vu ouvrir. J'ai dit que non et que j'étais allé me promener en Suisse, formule dont Il a relevé le double sens. Je n'ai parlé ni du *Café de la Poste*, ni de Jeanne. Je tenais déjà à ce jardin secret.

Ces quelques mots m'ont rappelé Édith. Je me suis également souvenu de ma décision de vendre le cabinet et cette idée m'a rassérééné.

Au dîner, Montanol nous a servi les ombres et les truites de la veille. Les truites au bleu avec une sauce à la crème, et les ombres grillés avec un beurre blanc aux câpres.

« Ce bon vieux *Thymallus thymallus* ! » a dit Bloch.

Je l'ai regardé sans comprendre.

« *Thymallus thymallus*, le nom latin de notre ami l'ombre, ainsi nommé parce que sa chair a le délicat parfum du thym sauvage...

— Franchement dégueulasse, a dit Nina. Moi. j'ai horreur du poisson... »

Le coup du soir a été royal. Le temps était orageux, l'air étouffant de l'après-midi l'avait annoncé. Bloch et moi nous avons pris nos six poissons et nous sommes restés au salon jusqu'à minuit écouter Montanol raconter ses braconnages d'antan et accuser de trahison les Suisses de l'association halieutique.

La Franco-suisse gérait les deux berges du Doubs. Mais du côté suisse la taille légale était de vingt-trois centimètres et du côté français de vingt-cinq, avec une sorte de règle morale, dans l'ensemble respectée, de remettre à l'eau les truites de moins de trente. D'après Montanol, les Suisses, eux, n'avaient aucun scrupule à emporter les truites de vingt-trois parce qu'ils en faisaient le commerce. Leur

meilleur client était le restaurant suisse de Lomont auquel Montanol vouait une haine bon enfant et volontairement exagérée.

« Les Suisses, vous les reconnaissez facilement. Ils portent une citerne dans le dos et gardent le poisson vivant. Feraient aussi bien de tendre des filets... »

Bloch n'écoutait plus. Il tombait de sommeil. Il venait d'avaler ses pilules.

Depuis un bon moment, Nina était montée se coucher.

Se coucher et se préparer...

Sans bruit, elle a refermé la porte.

J'étais allongé, nu, le sexe dressé.

Les genoux tout contre le lit, Nina s'est installée dans l'ellipse dorée que projetait la lampe posée sur la table.

Sérieuse, comme torturée, elle a roulé sa courte chemise de nuit sur son ventre, jusque sous ses seins.

J'ai senti son odeur intime.

Elle a écarté ses jambes légèrement fléchies.

Sa chemise est retombée sur son triangle. Elle l'a de nouveau roulée, plus serrée cette fois, devant et derrière.

Ses doigts sont descendus, ont écarté la fente, ont tiré les lèvres vers le haut, faisant saillir le bouton.

Pendant un long moment ses mains sont demeurées immobiles. Seules ses hanches oscillaient imperceptiblement. La bouche close, elle chantonait.

Elle bourdonnait.

Enfin, sous l'amande cerise de son ongle, étrave qui traçait un sillon entre les nymphes, la pulpe de son index a pressé le drageon.

Cravachée, elle s'est cabrée.

Puis, secouée de spasmes, les épaules rentrées et les genoux ployés, elle a crispé ses lèvres sur des hoquets.

J'ai vu palpiter son fruit ouvert et dégorger dans un clapotis un mince filet de liqueur.

Elle m'a enjambé. Ma langue a remplacé son doigt.

Elle a joui une nouvelle fois et n'a pas réprimé sa croule.

Sa bouche humide m'a rendu un hommage inachevé.

Alors, elle a basculé sur le côté, les fesses au bord du lit, les pieds cambrés sur la moquette, et elle a attendu que je m'agenouille entre ses cuisses grandes ouvertes.

Je l'ai pénétrée.

« Ne bouge pas,.. »

Elle a fait jouer les muscles de son ventre et sa gaine m'a doucement pressé, serrant et desserrant sa bague.

« Maintenant... »

Elle s'est redressée, le dos rond. Elle a noué ses mains sur ma nuque et front contre front, le souffle court, nous avons contemplé l'invincible force de la rencontre.

Elle chuchotait :

« Fais-le sortir... »

Puis :

« Entre, oh ! entre !... »

Aux ordres de Nina, j'étais le poinçon qui gravait dans sa chair la plus précieuse un serment irrévocable.

« Regarde comme c'est beau... »

Dans la conque formée par nos deux bustes, nous enfermions l'effluve puissant et capiteux de notre travail de luxure, de notre acharnement à reproduire le miracle de la possession.

Possédés...

Mais lequel possédait l'autre ?

Comment savoir que j'étais pris à ma propre glu ? — ma semence dont les doigts de Nina, puisant à la source, s'appliquaient à oindre d'un indélébile sacrement les ourlets de sa déchirure...

Des éclairs, de véritables fusillades d'éclairs, lançaient des coups de flash sur nos corps nus.

Nina était blottie contre moi. Elle transpirait légèrement, malgré la douche que nous venions de prendre en commun.

Les draps étaient imprégnés de l'odeur de notre plaisir.

Malgré moi, je ne pouvais ôter ma main, posée à plat, de ce ventre qui m'avait révélé de nouveaux arcanes.

Je fumais.

À mon oreille, ce n'était rien qu'un chuchotis. Édith avait aussi cette manie, après l'amour, mais c'était pour me dire « je t'aime ».

Nina, elle, murmurait :

« Tue-le... Tue-le... Tue-le...

Non pas à la manière d'une Injonction, ni d'un conseil, mais ainsi qu'une comptine, espèce de pensée rêvée, à la limite de la formulation.

Je n'ai pas répondu.

Je ne répondrai pas.

« S'il mourait, je serais riche. On serait riches, Ralph. On se marierait, on passerait notre vie à voyager, on n'aurait pas assez de nos deux vies mises bout à bout pour dépenser tout ce fric...

J'ai allumé une autre cigarette. Elle a continué de chuchoter.

« Je sais que tu m'entends. Ralph. Ne réponds pas si tu veux... Mais fais-le... Ça ne doit pas être bien difficile, dans cette rivière. Il est affaibli, il n'a plus de muscles, et son cœur... »

Elle s'est levée. Je l'ai accompagnée jusqu'à la porte et je l'ai caressée. Son corps a vibré.

Au moment où elle passait d'une chambre à l'autre, nue, sa chemise de nuit roulée en boule sur son sexe, la minuterie a claqué.

Il nous a vus. Il a détourné les yeux, gêné.

Le fils Legras. Que faisait-il à trois heures du matin dans les couloirs ? La réponse était dans sa main : une bouteille de coca qu'il était descendu prendre au frigo.

La chaleur était épouvantable.

Deux heures plus tard, l'orage éclatait, réveillant l'hôtel. Une pluie diluvienne a inondé les caves de l'auberge. Le bief du moulin débordait.

J'ai aidé Montanol à actionner les pompes à main.

Il a plu toute la matinée. Ce n'étaient plus les trombes d'eau de l'aube mais un rideau de crachin agréable et apaisant. Il condamnait chacun à l'inaction.

Vers neuf heures et demie, j'ai trouvé le père et le fils Legras au salon. Ils jouaient aux échecs sur l'échiquier d'un ordinateur, un Sensory Challenger Super 9, qui n'était pas branché.

À un regard de biais qu'ils ont échangé, j'ai compris que le fils avait raconté à son père sa délicieuse aventure de la nuit. Je les ai imaginés ricanant de Bloch et de ses cornes toutes neuves.

Je leur ai demandé si cela ne les dérangeait pas que je les regarde jouer. Ils ont accepté le café que je leur offrais. En moins d'une heure ils ont bâclé deux parties gagnées sans gloire par le fils. En vertu d'un rituel familial bien établi, le père a reproché au fils d'être trop fort et a menacé de ne plus jouer. Puis il m'a pris à témoin afin que j'abonde dans son sens oui, le fiston était vraiment très doué. Le mollasson, encouragé, et tout en prenant bien soin de ne pas croiser mes regards, a déclaré que son ordinateur n'avait plus de secrets pour lui, qu'il avait décodé toutes ses faiblesses, que dans son club de Tourcoing il ne trouvait plus de joueurs capables de le battre et qu'à l'hôtel, que la famille fréquentait pourtant depuis des années, il n'avait jamais perdu une partie.

Une telle assurance dans la fatuité était impressionnante...

Adolescent, et même un peu plus tard, j'avais été passionné par les échecs. J'avais été membre d'un club et j'avais joué en tournois. J'étais apprécié à mon juste niveau, celui d'un joueur convenable, d'une force très moyenne. Je m'entretenais au moyen d'un ordinateur qui était bien loin de valoir celui du fils Legras mais dont je me contentais, pourtant.

J'ai proposé une partie. J'ai dit que je ne jouais pas beaucoup, que j'avais joué dans ma jeunesse, mais... Décidément parfait imbécile, le fils Legras a affiché une mine réjouie. D'autorité, il a pris les blancs, commettant là une grossière faute de savoir-vivre. Tout en lui accordant cet avantage, je lui ai fait remarquer que l'usage exige que l'on tire au sort.

Il a engagé un début classique, une espagnole qui, de son propre chef, s'est transformée en magma sans nom. Il ne connaissait même

pas les débuts. J'ai volontairement commis quelques erreurs et il a gagné. Avec empressement, il a accepté une revanche, sûr de lui et ne doutant pas d'une nouvelle victoire.

J'avais les blancs. Début anglais, grand roque... Cinq minutes plus tard je prenais sa dame en fourchette, il perdait ses deux tours et, au lieu d'abandonner, il m'a contraint à pousser jusqu'au mat. La partie avait duré vingt minutes.

Hypocrite, je lui ai dit qu'il devait être un peu fatigué. Il m'a répondu qu'il n'avait pas l'habitude de jouer avec les noirs. Il allait avoir les blancs de nouveau, il fallait faire une troisième partie. Un peu fébrile, il a placé ses pièces.

Je me suis amusé comme un petit fou. Gambit dame accepté. J'ai annoncé le mat après une dizaine de coups.

Prostré et dégoulinant de sueur, il a voulu faire une quatrième partie en pensant que, s'il la gagnait, nous serions à égalité et qu'il aurait les blancs à la cinquième.

J'ai joué E4, il a répondu E5. Me payant carrément sa tête — mais il ne pouvait pas s'en rendre compte puisqu'il ne connaissait rien aux débuts— j'ai joué F4, lui proposant un gambit du pion du roi, début hasardeux, voire suicidaire quand on a affaire à un joueur de force égale, mais qui, face à un adversaire de grande faiblesse, provoque un massacre extrêmement rapide en ouvrant tous les couloirs et diagonales. Il a accepté le gambit. Il n'a rien pigé. Mat en huit coups.

« C'est sûrement la fatigue, vous n'avez pas bien dormi, cette nuit, à cause du temps orageux... »

Il fixait l'échiquier qui l'avait trahi. Le papa est venu aux nouvelles. La catastrophe l'a rendu muet. Le fils était prêt à accepter l'excuse de la fatigue. Alors, j'ai enfoncé le clou. Je lui ai donné gratis un cours sur les débuts, anglais, espagnole, gambits, silicienne, en lui prodiguant un luxe de détails, en reprenant de mémoire des positions du milieu de nos parties. S'il avait pu douter un instant de la réalité de sa première victoire, cette fois il était fixé. Je l'avais laissé gagner. Je m'étais bien foutu de sa gueule.

Il a ramassé son jeu et a répondu évasivement à ma proposition de jouer le lendemain. Il était sonné.

Ce n'est jamais bon de s'attirer la haine des médiocres...

Vers midi, Édith m'a téléphoné. Oui, bien sûr, j'avais reçu sa lettre. C'était tout ce que ça me faisait ? Putain de mort. qu'espérait-elle ? Que je me traîne à ses pieds, que je lui envoie une déclaration

d'amour par télégramme ? Bref, que je la rattrape au bord du vide, sur le parapet du pont duquel elle allait se jeter ? Se jeter ou faire semblant de se jeter ?

Mon indulgence à son égard avait-elle été effacée par ma nuit de passion avec Nina ?

Je m'en suis voulu...

Édith m'a dit qu'elle regrettait cette lettre, qu'elle n'était qu'une pauvre idiote, qu'il fallait lui pardonner.

C'était tout simple : elle m'aimait à en crever.

Simple ? Avec elle tout devenait terriblement compliqué... Même faire l'amour... Elle m'accusait souvent, à mots couverts, de ne servir qu'à ça...

Évidemment. Nina...

Quand elle a raccroché, je me suis ressaisi. Une nouvelle fois, j'ai mesuré ma chance et ma fortune. Édith était ma sauvegarde, Édith la modeste, Édith qui ne désirait rien d'autre que vivre dans la tranquillité.

Je ne quitterais pas Édith.

Je me suis senti nauséeux. J'avais passé la nuit à baiser l'autre garce et voilà qu'intérieurement je déclarais ma flamme à celle que j'avais trompée.

J'étais un type dégueulasse, infect, en dessous de tout.

Alors, en plus, qu'est-ce que j'allais chercher auprès de Jeanne ?

Je nageais dans le goudron. Si je ne m'en sortais pas à temps, il allait se solidifier...

Je me suis retrouvé au *Café de la Poste*.

Les habitués étaient partis. J'étais le seul client. Jeanne était en robe, ses cheveux dénoués flottaient sur ses épaules et elle avait gardé ses rastas.

Elle m'a demandé si je voulais une grande ou une petite pression et on a défini en riant les termes *demi* et *quart*.

J'ai mangé une pizza et j'ai commandé une tarte aux poires.

« C'est moi qui fais les tartes ! » a dit Jeanne comme si cela avait une importance considérable.

Elle m'a servi un café, puis elle a apporté sa propre tasse et elle est venue s'asseoir en face de moi. Souriante, le menton dans la paume, elle m'a regardé finir la tarte.

« Elle est bonne, hein ? »

Elle a ri, elle a croisé les jambes et s'est caressé le genou. Je n'ai rien trouvé à lui dire. Mais le silence ne lui déplaisait pas.

« Alors, et la pêche ? »

Son accent traînant avait la saveur d'une sucrerie.

Je lui ai dit voyez je suis revenu.

« Ah ! Mais je l'espérais bien !

— Pourquoi ?

— Parce que vous êtes gentil... un autre café, oui ? »

Sa sœur lui a dit qu'il y avait la plonge à terminer. Elle a répondu d'un geste agacé. La cigale et la fourmi... La sœur se prénomrait Amélie. Discordance des prénoms. Qui a affirmé que les prénoms influent sur le caractère ?

Jeanne écarquillait légèrement les yeux. Portait-elle des verres de contact ? Elle se laissait détailler. Mieux, elle s'offrait.

« Demain, c'est notre jour de congé, vous viendrez ?

— Pour quelles raisons viendrai-je, si c'était fermé ?

— Vous m'inviterez, on ira à Bienne, je vous ferai visiter le pays. »

Quel âge avais-je, vingt ans, oui, à peu près, quand j'avais traversé une période identique à celle que j'étais en train de vivre ? Les événements souhaités, et surtout les filles, venaient à moi. Pendant six mois j'étais sorti avec cinq filles différentes. Elles m'aimaient plus ou moins. Édith était l'une des cinq. Je m'étais détaché des autres, ou elles s'étaient détachées de moi, et j'avais pris Édith, ou Édith m'avait pris.

Cette impression de déjà-vu était étrange. Elle me donnait une sorte de fièvre qui m'incitait à saisir les charmes du présent, ne serait-ce qu'à la seule fin de graver dans ma mémoire un livre de souvenirs dont je tournerais les pages, vingt ans plus tard, émerveillé et nostalgique.

« Vous viendrez, n'est-ce pas, vers onze heures ? Je ne sais pas votre nom... »

Je le lui ai dit.

« Moi c'est...

— Jeanne ! Jea-a-nne !... »

De l'extérieur, une voix forte avait répondu à ma place. Nous sommes sortis. Deux types débraillés étaient montés au plus haut des échafaudages qui ceinturaient l'église et jouaient aux funambules.

« Descendez, vous êtes dingues !

— Jeanne je t'aime !

— Jeanne on est au ciel !

— Au ciel ? En enfer, oui, si vous tombez ! »

Des fenêtres s'ouvraient.

« Ils sont bourrés, m'a dit Jeanne, ils ont arrosé l'anniversaire d'un copain. »

Elle a continué de les sermonner. Bon, ils avaient eu leur minute de gloire, ils ont entrepris de redescendre.

« À demain, oui ? »

Eh bien, oui, j'ai dit oui...

J'ai passé la journée avec Jeanne.

La ville suisse était au bout de la plaine. Elle s'étendait, interminable, ouverte et basse, lumineuse. Elle était riche. Aux carrefours, il n'y avait pas de feux tricolores, mais les gendarmes en tenue paramilitaire. Ils portaient un pantalon et une chemise beige, une cravate noire, des guêtres blanches sur des chaussures à tige haute et un casque colonial. Ils avaient en bandoulière une sacoche en cuir à fermeture métallique.

Plus tard ou plus tôt, avant ou après la ville, je ne sais plus, il y a eu des vallées et des sommets, des fermes et des vaches qui faisaient tinter leur clochette.

Jeanne, à mes côtés, sous mes yeux, était le cadre imaginaire, les dorures et la marie-louise qui enjolivaient les paysages.

De même, elle me mettait en valeur.

Moi, ce pauvre type qui ne savait plus où il en était.

Conscient et inconscient.

Conscient d'être soumis aux forces invisibles de l'extraordinaire, de l'incroyable, de l'inévitable malheur qui prenait le visage du bonheur.

Nina, Jeanne, Bloch n'étaient que les différents faciès d'une monstrueuse anomalie.

Conscient du malheur proche et inconscient du bonheur ? Ou l'inverse ?

Dans cette ville suisse, il y avait bien entendu des glaciers et des chocolatiers.

Nous étions sous un parasol rouge et les tables étaient en bois laqué bleu azur. Les coupes étaient en métal argenté et de forme inhabituelle, très longues, en équilibre instable sur un pied trop étroit. En guise de cuillers nous avions des spatules chromées.

Jeanne a pris successivement une poire Belle-Hélène, un sorbet à la poire et quelque chose dont j'ai oublié le nom mais qui était encore à la poire : un mélange de chaud et de froid, des quartiers de ce fruit, cuits flambés au cognac et servis avec de la glace à la vanille.

« Je peux me le permettre, je ne grossis pas... »

Elle l'a dit avec une délicieuse candeur, en baissant les yeux, invitation à admirer son corps.

Je préfère jolie à belle. Une orchidée est belle, une marguerite est jolie.

Fleur bleue...

Je devenais gâteaux, je déraillais. J'avais des fleurs des champs plein la tête. Nina, elle, était une fleur carnivore et vénéneuse.

J'ai dit à Jeanne que j'étais marié et que j'avais deux enfants.

« Nous ne faisons rien de mal... »

Elle a ajouté :

« Votre femme doit être très gentille... »

Je lui dit que ça n'allait pas trop bien, entre nous.

Il pouvait être six heures et nous étions assis dans l'herbe d'un sommet qui dominait les deux vallées, celle de la ville, immense, et celle, très limitée, de Pierrelégier dont les contreforts nous cachaient le lit du Doubs.

Derrière Jeanne, la ville suisse était une miniature comme celles que l'on voit au coin des tableaux anciens, des portraits de la Renaissance.

Jeanne, était-elle ainsi afin de satisfaire, sans le savoir, mon attachement aux images ?

Allongée dans l'herbe, en robe blanche, le soleil dans les cheveux et les lèvres closes sur la tige d'un bleuet...

Bien qu'il fût léger, le jersey de sa robe possédait tous les avantages de ce tissu qui épouse les formes, les adoucit et les arrondit encore.

Relevée jusqu'à mi-cuisses, sa robe creusait le centre de son corps.

Ses aisselles, je les voyais nacrées.

Je n'avais pas envie de la toucher et elle n'avait pas envie que je la touche — du moins, il me plaît de le croire.

Je ne voulais pas me réveiller car je savais que je ne retrouverais pas le fil de mon rêve.

Jeanne s'est redressée sur un coude en se tournant vers moi. J'ai entrevu ses seins dans l'échancrure de sa robe. Après avoir jeté le bleuet, elle m'a dit :

« On est bien, tous les deux... »

Bleuet, fleur bleue...

Oui, Édith l'était, fleur bleue, et c'est comme ça qu'elle aurait voulu que je l'aime.

Au début, je l'avais aimée de cette manière.

Et puis la vie nous avait élimés, croqués, digérés, déféqués.

Bloch m'attendait et ne contenait plus son impatience. J'ai baissé la vitre de mon côté.

« Où étiez-vous passé, nom de Dieu ? »

D'un ton sec, je lui ai répondu que je n'avais pas de comptes à lui rendre. J'ai garé ma voiture. Il m'a rattrapé sur les marches de la terrasse où Nina prenait un verre.

« Excusez-moi, je suis un peu brutal, une vieille et détestable habitude... Je vous ai préparé une soirée exceptionnelle et je me demandais si vous alliez revenir à temps. »

Il m'a exposé qu'il fallait absolument profiter de l'orage de la nuit, de la pluie du matin et du retour du soleil — conjonction exceptionnelle de conditions météorologiques — pour pêcher les truites d'un endroit qui s'appelle La Goule, à quelques kilomètres en amont, dans la zone des rapides, sous le barrage.

« C'est vrai, j'oubliais, vous n'êtes jamais venu ici auparavant... Dans La Goule, les truites sont monstrueuses. De grosses mémères, drôlement malignes. Montanol ne vous en a pas parlé ? Il n'est pas rare de ferrer des pièces de huit livres ! Ferrer, car les sortir, c'est une autre paire de manches...

Bloch n'y allait plus seul. L'endroit était tellement isolé et escarpé qu'une simple cheville foulée, une jambe écrasée, vaudrait au téméraire une nuit à la belle étoile, au risque de crever de froid. Alors, lui, avec son cœur...

« Ne vieillissez jamais, Ralph!... »

J'ai mis ma canne, mon sac et mes waders dans le coffre de la Jaguar et nous sommes partis. Il était sept heures.

Nina était accoudée à la rambarde de la terrasse.

Elle nous accompagnait, elle était avec nous, elle était entre nous, et elle m'adressait sa folle prière de la nuit.

L'air était humide et parfumé comme un drap fraîchement rincé. Le ciel n'était pas franchement bleu, pas plus qu'il n'était gris. La chaleur était revenue, et au-dessus des forêts et dans les vallées s'élevaient des brumes dans lesquelles bourdonnaient des millions d'insectes.

Nous avons traversé Lomont et nous avons roulé un moment sur la ligne de crête avant de plonger dans une crevasse.

« Accrochez-vous, m'a prévenu Bloch, vous allez comprendre pourquoi je n'y vais plus seul... »

Pente est un mot bien faible. À peine carrossable, taillé au bulldozer dans le flanc de la montagne, raviné par les pluies qui avaient mis à nu les racines des hêtres géants, le sentier nous projetait sur son toboggan qui semblait vertical entre deux virages en épingle à cheveux.

La descente m'a paru interminable.

« Si je n'avais pas des reins de vieillard, je me serais payé un 4 x 4, une jeep... »

Dans une trouée de verdure, nous avons enfin aperçu le Doubs. Bloch a garé la Jaguar sur un étroit terre-plein, sous le panneau de l'E.D.F. rappelant le danger des variations brutales du niveau de l'eau.

En hâte, nous avons avalé nos sandwichs et vidé la thermos de café. Puis nous avons fumé une cigarette, enfilé nos waders et monté nos cannes.

« Mettez un sedge, un gros, sur un bas de ligne de dix-huit centièmes. On ne peut pas pêcher plus fin. Ce sera déjà du sport si on accroche une mémé de six ou huit livres... »

Bloch débordait d'un enthousiasme communicatif. Harnachés de notre gilet de pêche, de notre sac, engoncés dans nos waders, nous avons marché quelques minutes le long d'un étroit chemin gagné à la serpe sur la broussaille et la futaie. Puis Bloch a repiqué vers le Doubs et nous nous sommes retrouvés sur une plage de graviers.

Le paysage était grandiose. Entre deux immenses murs boisés prêts à se refermer, là-haut, sur la fente étroite du ciel, le Doubs coulait majestueusement en droite ligne sur cinq cents mètres environ, distance coupée de trois chutes identiques suivies d'un évasement et de rapides bordés de lisses et de gravières à fleur d'eau. Si le terme n'avait pas été impropre, le Doubs ne se jetant pas à la mer, j'aurais usé du mot « fleuve » afin d'exprimer la force tranquille de cette masse liquide qui glissait en paliers successifs, nous soufflant au visage son haleine mentholée et poivrée.

Très près de nous, des dizaines d'ombres de petite taille gobaient sans relâche. Tandis que Bloch, revenant sur sa décision et sur les conseils qu'il m'avait dispensés, changeait de bas de ligne, je me suis amusé à en prendre quelques-uns. C'était d'une facilité déconcertante. Ce poisson, à la différence de celui de Lomont qui était éduqué, qui fréquentait les pêcheurs des mois durant, ne se méfiait pas.

« Ne perdons pas de temps, m'a dit Bloch, je connais le coin. Les grosses truites sont au-delà des courants, là-bas... »

Du doigt, il m'a montré les rivières dans la rivière. Le lit du Doubs était creusé de deux sillons parallèles aux rives, deux fossés qui divisaient le courant en cinq parties de largeurs inégales ; un calme sur la gravière qui nous servait de poste d'observation, un courant assez fort, un autre lisse avec des friselis sur les hauts-fonds, un second courant et un dernier calme sous les frondaisons de la berge suisse.

« Les baleines sont au milieu, dans les friselis, et de l'autre côté, sous les branches. Allons-y, donnez-moi le bras. »

Bras dessus, bras dessous, nous nous sommes enfoncés dans le courant.

« Et ne me lâchez pas !... »

Trois pas et Bloch a eu de l'eau jusqu'aux aisselles, à la limite de ses waders. Moi, j'avais un peu de marge, en raison de ma taille.

Dire que j'ai paniqué serait exagéré. Toutefois, ces graviers qui se dérobaient sous mes pieds, le poids de Bloch qui se laissait haler, le flot qui menaçait de nous soulever et de remplir nos pantalons de pêche, tout cela était assez inquiétant. Je connaissais la mer, j'étais un passionné de pêche sous-marine et je me sentais très à l'aise en tenue de plongée. La mer m'était familière. À l'inverse, la rivière me paraissait peu sûre. Je pressentais des pièges.

« Ne soyez pas crispé, m'a dit Bloch en mâchouillant son cigare, ça passe... »

Le fond qui remontait lui a donné raison. Nous avons retrouvé la sécurité de la gravière du milieu. Nous étions entre les deux courants et le lisse de la berge suisse était à portée, ou peu s'en fallait, de nos soies.

« Vous êtes mon saint Christophe, a plaisanté Bloch. Maintenant, les choses sérieuses... Donnez-moi une cigarette et étudions le terrain... Ici, c'est primordial. Rien ne sert de fouetter comme des fous, il faut d'abord savoir regarder... »

Les gobages étalent peu nombreux et presque imperceptibles.

« Des monstres, je vous l'avais dit, des monstres ! »

Il était dans le vrai, ces gobages étaient ceux de truites de belle taille. Pas de sauts, pas d'éclaboussures, ces grandes dames faisaient preuve d'une extrême discrétion.

Nous nous sommes séparés, nous éloignant l'un de l'autre d'une trentaine de mètres, Bloch vers l'amont et moi vers l'aval, prenant position aux deux pointes de la gravière qui ressemblait à l'épine dorsale d'une cavale blanche et écumante.

Au premier passage, mon sedge a été engamé. J'ai ferré en douceur

et la traction que la truite a exercée sur ma soie m'a paru incroyable. Je n'arrivais pas à croire que j'allais pouvoir tenir un poisson de cette force au bout d'une canne si légère.

La truite a filé vers l'aval en prenant le courant. J'ai donné de la soie et, au même moment, j'ai entendu en amont le crissement du moulinet de Bloch qui se dévidait. Il avait également ferré une truite qui dévalait le courant.

Je ne savais plus où donner de la tête. Bloch criait et glapissait de joie. Sa truite s'est arrêtée près de moi, dans les eaux peu profondes de la gravière, et a repris une position naturelle, contre le courant. J'ai hurlé à Bloch qu'elle faisait au moins cinq livres. Je voyais le sedge planté dans sa mâchoire inférieure — dans son bec, devrais-je dire, car sa gueule était un rostre en forme d'ergot renversé. J'en ai oublié mon propre poisson qui tirait au bout de ma soie entièrement sortie.

Bloch s'est approché en prenant garde de ne pas déraiper sur les pierres. Toujours sous mes yeux, entrant et sortant du courant, sa truite ondulait en donnant des coups de tête.

Le grondement du flot était assourdissant.

Bloch m'a crié d'essayer d'épuiser son poisson. Je ne pouvais lui refuser cela. Tenant ma canne de la main gauche, j'ai glissé l'épuisette sous la truite.

Elle a été prise.

Tremblant et la voix chevrotante de joie et d'émotion. Bloch s'est trouvé à mes côtés. Il a saisi la truite par les ouïes et l'a soulevée.

« Vous aviez raison, elle dépasse les cinq livres ! »

Il m'a assené une claque dans le dos.

« Alors ?... »

J'ai grimacé et je lui ai montré ma soie tendue et ma canne recourbée.

« Mais il fallait le dire plus tôt ! »

Bloch avait de la classe. Il ne m'a pas assommé de conseils inutiles. Silencieux et attentif, il m'a regardé faire. J'ai récupéré de la soie puis, la canne haute, j'ai fatigué ma truite en lui tenant la gueule hors de l'eau. Bloch m'a rendu la pareille : il a épuisé mon poisson. Une truite entre trois et quatre livres.

Nous avons éclaté de rire.

C'est dans de telles circonstances que naît la véritable amitié.

« Arrosons notre victoire, m'a dit Bloch, fumons une de vos cigarettes... »

Songeur et attendri :

« Il ne nous faut pas grand-chose, une partie de pêche et du poisson... On continue ? »

Et comment ! Les deux combats n'avaient nullement dérangé les hôtes de La Goule. Simplement, les gobages s'étaient éloignés en direction de la rive suisse.

La canne de Bloch faisait merveille. La mienne était plutôt faible. Mon bras fatiguait. Nous avons fouetté sans succès. Alors que nos sèges se posaient sur le lisse et sous les branches basses, notre soie, perpendiculaire au second courant, était aussitôt emportée et nos bas de ligne draguaient abominablement, éveillant les soupçons de nos futures victimes.

Malgré cet insuccès, notre humeur restait égale. Le panier était assuré et le reste importait peu.

En remontant, nous sommes allés explorer les bouillonnements d'une chute dans lesquels notre sège disparaissait, noyé. Mais cela n'a pas déplu aux truites. Trois belles, deux pour Bloch, une pour moi, sont venues mourir dans notre panier.

Nous en avons oublié le temps. La nuit tombait et il ferait noir dans quelques minutes.

Et l'eau...

Une violente angoisse m'a serré la gorge quand je me suis aperçu que j'avais de l'eau jusqu'à la taille là où une heure plus tôt elle m'arrivait seulement jusqu'aux genoux.

La chute, en amont, m'a soudainement écrasé : je voyais en elle un épouvantable mur d'eau qui, dans mon imagination, enflait, au bord de l'explosion.

Côté suisse, les branches basses sous lesquelles nous avons promené nos mouches disparaissaient dans l'ombre tourbillonnante. Les courants, en face et dans notre dos, avaient épaissi. Ce n'étaient plus ces langues claires, vivantes et gaies, mais un dégorgeement noirâtre, dense, horriblement pâteux.

Bloch a deviné mes pensées tout simplement parce qu'il éprouvait la même angoisse.

« Foutons le camp, et en vitesse ! »

Il a pénétré dans le courant en me tirant par le bras. Je lui ai dit que ce n'était pas la bonne solution. À l'aller, nous avons déjà eu du mal à passer. Alors, qu'en serait-il maintenant que le niveau avait monté d'un bon mètre ?

J'ai pensé que Bloch, grâce à son expérience des lieux, nous trouverait une issue. Je ne pouvais imaginer que cet homme si malin, d'une intelligence aussi affûtée, pouvait se laisser prendre à un tel piège.

C'était pourtant bel et bien le cas. La passion et aussi ma présence qui devait le rassurer, de même que la sienne atténuait ma peur, avaient endormi sa prudence.

« Ces cons-là, ils nous ont lâché toute l'eau de ce matin sur la gueule. On aurait dû se méfier... Après l'orage, le niveau n'a pas monté. Ils ont tout gardé. Et ils sont en train de nous fabriquer de l'électricité, des watts en veux-tu en voilà... Si on crève ici, ce ne sera pas noyés, mais de la chaise électrique... »

Son ironie manquait de naturel. Il était profondément inquiet.

« Il faut qu'on trouve un passage... Ou bien alors, on reste sur place, toute la nuit, à attendre que le niveau baisse... »

Et s'il montait encore ? Dix centimètres de plus et les waders de Bloch se rempliraient...

« J'y pense, Ralph, j'y pense... »

Il était hors de question d'attaquer le courant de front.

« Il y a souvent des hauts-fonds, en zigzag. Cherchons-les... »

Silencieux, appliqués et tendus, nous avons quitté la gravière.

« Attention à ne pas dépasser ma ligne de flottaison », a plaisanté Bloch.

L'eau frôlait le haut de ses waders.

Les pieds ripant sur les galets, nous avons marché vers l'aval. La légèreté de nos pas était effrayante. Le courant menaçait à chaque instant de nous soulever. Et de nous emporter, le pantalon lesté de litres et de litres d'eau...

Espérer pouvoir nager dans de telles conditions était illusoire et ridicule.

L'obscurité était presque totale.

Bloch s'en remettait à moi. J'avais à pas prudents, crispé, imaginant un trou s'ouvrant sous mes pieds.

Un moment, j'ai cru que nous étions sauvés. La pente au fond allait dans le bon sens.

« Essayons de traverser » m'a dit Bloch d'une voix rauque.

Il s'accrochait à moi avec force et ce n'était pas bon signe.

Nous avons dû reculer précipitamment. Ce n'était qu'une bosse, et

après cette bosse, une fosse...

Malgré la fraîcheur de la nuit, nous transpirions abondamment.

La rivière n'était qu'une masse de laque noire.

Une tombe ouverte...

« Nous sommes foutus ».

Il haletait. Je lui ai demandé si ça n'allait pas. C'était son cœur.

« Il ne tiendra pas, le salopard... »

Il ne nous restait plus qu'à nous débarrasser de nos vestes, paniers, waders. Nager ou, du moins, nous laisser porter par le courant. Nous finirions bien par échouer quelque part, dans un virage ou sur un îlot.

« Vous n'y pensez pas, a dit Bloch, essoufflé. C'est valable pour vous, pas pour moi. Cette sale flotte est trop froide. Le choc serait trop violent j'en crèverais... Essayez si vous voulez et laissez-moi... »

— Je vais vous porter...

— Inutile... Ou on passe tous les deux ou on ne passe pas. C'est trop profond, même pour vous... »

Nous étions arc-boutés. À l'hôtel, j'avais vu des types fixer des crampons d'acier sous leurs bottes. Ce que j'avais pris pour un raffinement exagéré n'était en fait qu'un équipement normal. Des crampons auraient rendu nos pas plus sûrs, nous aurions mieux résisté au courant.

Quelques pas à droite, quelques pas à gauche : danse hallucinée de deux bonbonnes légères, trop légères...

Une insurmontable frayeur m'a noué les tripes. J'avais perdu mon chemin. Je veux dire par là que, voulant revenir sur mes pas, je n'ai pas trouvé de remontée.

Ce qui signifiait que le niveau avait monté.

Il montait !...

« Faites comme vous avez dit, m'a prié Bloch, nagez, tentez votre chance tout seul. Ou l'on va y passer tous les deux. Vous êtes jeune, je suis vieux. Je finirai en beauté, à la pêche, avec des truites dans mon panier... »

Il crânait afin de me rassurer, de me donner confiance.

Je n'aurais jamais accepté sa proposition. Mais je n'ai pas eu à y réfléchir. Bloch, à bout de forces, a dérapé. Il a glissé et, entraîné par le poids de son panier, il est parti en arrière. Je n'ai pas eu le temps de le retenir. Il a bu la tasse et d'un coup l'eau s'est engouffrée dans son pantalon, le gonflant comme une baudruche et décuplant son poids.

Il me tirait vers l'aval. J'ai tenu quelques secondes. Je ne l'ai pas lâché. Je me suis enfoncé. Mes jambes se sont soulevées et à leur tour mes waders se sont remplis. J'ai été catapulté en avant. Je n'étais plus qu'un soc tiré par un puissant cheval de trait. Le poids de Bloch m'entraînait au fond.

Nous nous sommes débattus. Bloch avalait de l'eau. Je le retenais par la veste. Il ne pouvait revenir à la surface. Moi aussi j'étais sous l'eau, mais j'avais l'expérience de la chasse sous-marine. Avant de plonger j'avais pris une profonde inspiration.

Bloch roulait sur le fond. J'ai pensé que j'étais un dirigeable qui traînait son lest à une vitesse qui m'a semblé saisissante parce qu'elle m'entraînait vers la mort.

Et puis j'ai perdu prise. Libéré du poids de Bloch, j'ai eu l'impression de jaillir à la surface. Il n'en était rien. La rivière me malmenait, mon corps cognait contre les roches, je m'enfonçais, remontais.

Pendant combien de temps, je ne sais pas.

Mon dos a raclé des graviers, j'avais la tête hors de l'eau. J'ai secoué la tête. Je devinais la berge, à portée de ma main. J'étais sauvé. À genoux, j'ai scruté le courant dans l'espoir de voir Bloch échoué non loin de moi.

Il n'y avait que de l'encre noire, cette encre gluante qui gonflait ma seconde peau. Je l'ai enlevée. Pieds nus, j'ai couru le long de la berge. J'ai appelé Bloch. Comme un ours en cage, j'ai monté, descendu, remonté le Doubs.

C'est alors que j'ai pensé à Nina, la dame noire dont seul le visage dépassait du rideau pourpre, tiré sous mes paupières fermées par le sang qui giclait dans ma tête du tourniquet de la folie.

J'étais un zombi.

Les pierres m'entaillaient les pieds.

La clé de la Jaguar était au fond du Doubs ?

Je ne sais plus si j'ai suivi le sentier ou coupé à travers bois.

Dans la première ferme, on ne m'a pas ouvert.

Seuls des chiens haineux m'ont répondu.

Je n'avais même pas une pièce de monnaie. J'ai cogné du poing et du front contre une cabine publique.

Enfin, j'ai pu téléphoner d'un bistrot.

Ah ! disaient des voix, tous les ans il y a au moins un mort. Eh bien, nous avons eu notre mort de l'année. Comme ça, on est tranquilles...

Les gendarmes m'ont ramené à l'hôtel. Montanol m'a préparé un grog. Un médecin m'a administré un sédatif.

J'ai plongé dans le néant.

Au petit matin, l'on a retrouvé Bloch à la sortie de La Goule, couvert de meurtrissures, salement amoché.

Il n'en avait plus rien à cirer. Il était mort.

TROISIÈME PARTIE

Au cadran solaire de l'arc qui éclairait l'aile droite de la mansarde, il pouvait être trois heures.

Dans les cuisines, on terminait la plonge. Quand a cessé le fracas des assiettes et des plats, le chant léger et fluide du Doubs est parvenu jusqu'à moi.

J'ai ouvert les yeux, une deuxième fois.

Là-bas, au pied de mon lit, contre la porte blanche, la silhouette est devenue plus précise. Elle était découpée dans du papier d'un noir mat profond. Ses bords vibraient d'une brillance rubis à cause, sans doute, des larmes qui emplissaient mes yeux.

La silhouette disait, tout bas :

« Tu l'as fait... Tu l'as fait... Tu l'as très bien fait... »

J'ai pressé mes paupières pour essorer mon regard de l'eau qui le troublait.

L'eau, toujours l'eau... Salée, douce...

Pourquoi dit-on de *l'eau douce* ? L'eau n'est jamais douce. La preuve...

Immobile et fragile, les mains jointes sur son sexe, Nina portait une robe noire, courte et sans manches.

Nina, la veuve.

La dame de pique et le valet de cœur...

Dans la matinée, elle avait dû se rendre à Besançon acheter cette robe et tout le reste, un manteau léger, un voile et des bas. Des bas résille puisqu'elle n'était qu'une pute...

« Oui, tu l'as fait, oh ! oui... »

Elle paraissait ivre et au fond de ses yeux tremblait l'hallucination de mon propre reflet. Elle n'était pas maquillée. Elle avait pleuré. Pleuré qui ?

« Je savais que tu le ferais... J'aurais pu t'aider... Mais tu ne l'as pas raté... C'est très bien comme ça... »

Je me suis redressé.

« Quoi ? Qu'est-ce que tu racontes ? Qu'est-ce que j'ai fait ? »

Elle s'est jetée sur moi, en travers du lit, et elle a posé ses lèvres sur ma poitrine nue.

« Tu l'as tué ! Je suis libre, je suis à toi, nous sommes riches !... »

J'ai voulu la repousser, mais j'étais sans forces.

« Tué ? Tu es folle, c'est un accident !... »

Elle m'embrassait le front.

« Oui, bien sûr, c'est un accident, pour tout le monde... Mais toi et moi, on connaît la vérité... Quel bel accident ! Ô Ralph, si tu savais combien je t'aime !... »

— Je ne l'ai pas tué...

— Personne ne peut nous entendre, Ralph. Dis-le-moi que tu l'as tué... Il est mort, le vieux salaud... J'ai souffert, Ralph, tu ne peux pas t'imaginer... Quand ses sales mains — tu as vu ses mains, Ralph, ces gros doigts courts — se promenaient sur mon ventre, j'en crevais de dégoût... »

J'ai crié :

« Assez ! »

Et j'ai bondihors du lit, échappant à ses bras, à ses lèvres.

À ses tentacules...

Nina n'était qu'un poulpe qui allait pomper ma volonté. Me cracher au visage son encre noire. Oui, encore de l'encre, la même que celle qui avait coulé dans la bouche et dans la gorge de Bloch.

Elle s'est allongée, a relevé sa robe et s'est caressé l'intérieur des cuisses.

« Rappelle-toi, Ralph, comme tu étais bien, là... »

Puis elle s'est redressée sur un coude et, d'un air de maquignon, elle a considéré ma nudité.

« Tu es beau, Ralph, tu n'as pas de ventre, toi... Tu es sain, tu es ferme, tu... »

On a frappé à la porte et on est entré sans attendre. C'était Montanol. Il s'est excusé. Il a vu Nina allongée sur le lit et moi debout, nu, dans le recoin de la mansarde. Il n'a pas pu ne pas comprendre. Ce que j'ai lu dans son regard m'a pétrifié. Il a refermé la porte, sans bruit.

« Sors de cette chambre, Nina, je ne veux plus te voir »

Elle a ricané.

« Tu m'as voulue, tu m'as eue... »

— Voulue ? Tu rigoles ? On a baisé une nuit et...

— Tu le regrettes ?

— Je n'ai rien à regretter. Il ne s'est rien passé. Oublie-moi, oublie tout ça... Quant à ton mari...

— Je n'ai plus de mari, Ralph.

— J'en suis désolé, crois-moi...

— Non, tu ne me feras pas croire ça !

— Peu importe que tu le croies ou non... Dès que j'aurai vu les gendarmes, je me tire. Je me barre et tu ne me reverras plus... »

Les paupières mi-closes, elle m'a menacé.

« N'oublie pas de leur dire, aux gendarmes, que tu étais mon amant. Peut-être que... *l'accident* leur semblera tout à coup bizarre... »

— Que veux-tu insinuer ?

— À moins que tu ne préfères que je le leur dise moi-même ? (Elle a pris une voix de mijaurée, mi-naïve, mi-bêcheuse.) Vous savez, messieurs, je ne voudrais pas que vous l'appreniez d'une autre bouche que la mienne, les gens sont si méchants, si malintentionnés, et puis la franchise n'est-elle pas la meilleure défense ? Non pas que j'aie à me défendre, mais afin de tuer dans l'œuf un éventuel malentendu, je vous le dis, messieurs : M. Bakchine est mon amant. Nous nous aimons... Cependant, n'allez pas chercher midi à quatorze heures, la mort de mon mari est *vraiment* accidentelle...

— Charogne ! Et alors ? Comment veux-tu que l'on m'accuse d'un crime que je n'ai pas commis ?

— On peut toujours accuser. Condamner, évidemment... Il n'y a pas de preuves et tu n'avouerais pas, n'est-ce pas, mon amour ? Mais il y aurait un doute, et le scandale...

— Il t'éclabousserait...

— Moi ? (Elle a éclaté de rire.) À mon âge et dans ma situation le scandale serait une petite folie, un *extra*, une pincée de poivre... Je peux me payer les plus grands avocats... »

Elle s'est radoucie.

« Je comprends que tu sois troublé. Ralph, la nuit a été très dure. Pour moi aussi, tu sais...

— Et surtout pour Bloch...

— Ne prononce plus son nom ! Il est mort. Il est rayé de ma mémoire. Maintenant, c'est l'avenir que je regarde. Avec toi.

— Et ma femme, et mes gosses ? »

Elle s'est mise à genoux contre moi.

« Tu n'es pas de la race des médiocres, Ralph. Ces choses-là ne

comptent pas...

— Fous le camp ! »

Je l'ai repoussée, elle est tombée sur le dos.

Le téléphone a sonné. Les gendarmes m'attendaient au salon.

Allongée à mes pieds dans une posture impudique, Nina m'a regardé m'habiller. J'ai tourné le bouton de la porte. Elle m'a saisi la cheville. Tu es à moi, Ralph, tu ne pourras rien contre ça...Jamais ! »

Deux gendarmes matois, des gens du cru que j'aurais eu tort de sous-estimer, m'ont répété dix fois les mêmes questions.

J'ai recommencé dix fois l'exposé des circonstances de l'accident.

Je n'étais pas dupe. Ils cherchaient la faille.

Normal.

Bloch était immensément riche, sa femme était jeune et belle...

J'ai signé le procès-verbal.

Les gendarmes sont demeurés distants.

Le lendemain, je suis allé à l'institut médico-légal de Besançon rendre à Bloch ce que l'on a coutume d'appeler un dernier hommage.

Une fois de plus, j'ai été effrayé par l'extraordinaire et inépuisable réserve d'égoïsme —cet acharnement à jouir de chaque instant de la vie — qui nous rend anormale et tout à fait étrangère la mort des autres, fussent-ils des êtres chers.

Le monde des vivants est un monde clos.

Voir un mort, lui toucher la main, respecter son silence éternel, se remémorer ses gestes, ses paroles, ses tics, ses défauts, s'apitoyer, verser une larme, certes, cela est beau ; mais ce qui l'est moins, c'est comme la veille, *comme avant*, avoir envie d'une tasse de café, allumer une cigarette, bouffer, rire, baiser.

Continuer...

Dans l'heureuse incapacité de se mettre à la place du mort, d'imaginer l'ultime instant où l'on franchira, aussi, la Grande Porte...

Dans une rue voisine de la morgue, j'ai acheté 1 presse nationale. Les correspondants à Besançon des grands quotidiens connaissaient leur travail. La mort de Bloch faisait les gros titres.

Il avait été un grand inventeur.

Il avait possédé la majorité des actions de grandes sociétés cotées en Bourse.

Sa veuve héritait d'un empire.

Au moulin, l'on marchait à pas feutrés et l'on parlait à voix basse tout en m'adressant des regards appuyés, parfois hostiles. La famille Legras complotait dans les coins avec Alfa et Romeo qui avaient à tout jamais acquis une supériorité sur celui qu'ils avaient jaloué : la vie...

J'ai distinctement entendu sur mon passage des phrases toutes faites du genre *le crime profite toujours, cherchez le mobile*... On appelait Nina la veuve joyeuse...

Justement, aidée par un majordome distingué accouru de je ne sais quelle propriété de Bloch — *le fidèle serviteur*, effacé et efficace —, Nina préparait son départ.

Le corps de Bloch se trouvait déjà à mi-chemin de Besançon et de Paris où il serait incinéré.

Édith m'a téléphoné.

Elle m'a reproché de ne l'avoir pas prévenue.

Elle venait de lire *Le Quotidien de Paris*. Non seulement j'étais cité, mais l'on me mettait en valeur, en insistant sur la richesse de Bloch et sur la beauté de sa jeune femme.

« Tu rentres aujourd'hui, n'est-ce pas ? »

Oui, j'étais en train de boucler mes valises.

C'était horrible, disait Édith, Moi, aussi, j'aurais pu être noyé. Et sa femme, ça doit être terrible, pour elle ?

Oui, vraiment terrible...

« Je t'attends... Sois prudent, ne roule pas trop vite...

J'ai rangé ma valise et mes affaires de pêche dans la B.M.W. J'étais occupé à vérifier l'huile et eau quand on m'a touché l'épaule.

« Monsieur Bakchine ?... »

C'était un fouineur. Il avait le physique de emploi. Malingre, le cheveu gras, les joues couvertes de cicatrices d'acné et les lèvres molles, il était repoussant. Ses petits yeux mobiles de couleur indéfinie, un vert sale tirant sur le marron, me souillaient.

Il m'a dit son nom, Il travaillait pour *L'Enquêteur*.

Je connaissais ce bimensuel qui exploitait honteusement les faits divers et qui montait en épingle les malheurs de pauvres types afin d'aiguillonner le voyeurisme de sa clientèle.

« Vous pouvez m'accorder un entretien ?

— Quelles saloperies voulez-vous écrire sur moi ?

— Vous êtes direct, vous, au moins... Mais ne le prenez donc pas comme ça, je n'ai pas l'intention d'écrire sur vous... Simplement, M. Bloch était connu, très connu, et nos lecteurs seront intéressés par les circonstances de sa mort, par la relation de ses derniers instants. Vous êtes un témoin privilégié...

— Je n'ai rien à raconter. Bloch s'est noyé, j'ai failli y passer également, c'est hélas très banal. Je regrette de n'avoir pas pu le sauver...

— L'auriez-vous pu ?

— Si nous avions attendu, le niveau aurait peut-être baissé...

— Mais son cœur ? Il était malade du cœur, non ? L'autopsie...

— Je n'en ai rien à foutre de l'autopsie... Bloch était un brave type et...

— Ce n'est pourtant pas ce qu'on dit. En affaires, il était redoutable...

— Je n'en sais rien. Je l'ai connu ici. Mais que cherchez-vous au juste ? Il n'y a eu ni crime ni scandale, ça ne devrait pas exciter l'appétit des charognards...

— Vous avez une bien piètre opinion de notre journal, monsieur Bakchine. Nous informons, *aussi*...

— Ah ! Excusez-moi, je ne savais pas que ça s'appelait de

l'information... »

J'ai ajouté que j'avais ma note à régler et que je prenais la route immédiatement.

Il m'a retenu par la manche et m'a regardé de travers.

« En tout cas, sa veuve n'aura pas de mal à refaire sa vie, roulée comme elle est... Et puis si jeune, si... *désirable*... »

— Que voulez-vous dire ?

— Rien ! Rien du tout !... »

Je l'ai pris par le col.

« Écrivez ce que vous voulez sur Bloch et sa femme, mais oubliez-moi. J'étais à la pêche avec un type qui s'est noyé. Compris ? »

Il a souri. Ses dents étaient jaunes.

« Auriez-vous quelque chose à cacher ?

— À cacher, non. À casser, oui. Votre sale gueule, si jamais je vois mon nom imprimé dans votre torchon. »

J'ai serré. Il est devenu cramoisi.

« Vous avez tort de me menacer...

— Qui vous menace ? Je vous informe, c'est tout...

Je l'ai planté là et je suis allé régler ma note. Montanol était partagé entre la compassion et le doute. Il m'avait vu avec Nina...

Des mots n'auraient fait qu'augmenter la gêne qui s'était installée entre nous. Je lui ai simplement dit que je reviendrais un jour.

Il aurait pu me répondre par une phrase conventionnelle du genre « Vous serez toujours le bienvenu »... Même pas. Il s'est contenté de hocher la tête et d'encaisser mon chèque.

J'ai quitté la réception et j'ai traversé le bar. La voix de crécelle du fouineur m'a arrêté.

« Vous ne prenez pas quelque chose avec nous, monsieur Bakchine ? »

Il était assis en compagnie du fils Legras. Il allait lui tirer les vers du nez. Dans sa petite tête de coprophage il embrouillait déjà, à grand renfort d'insinuations, l'écheveau de mon histoire avec Nina.

Un instant, m'a effleuré le vague espoir qu'il n'oserait pas. Bloch avait derrière lui des conseils d'administration et des ministères.

Mais le blindage avait un défaut : Nina.

J'ai fait rugir le moteur de ma B.M.W. et j'ai quitté le moulin en laissant après moi des rideaux écartés sur des regards narquois ou

navrés.

J'étais Adam chassé du paradis originel.

J'ai retrouvé Édith et les enfants.

Quel imbécile, en proie à un brutal coup de cafard, n'a pas dit au moins une fois dans sa vie qu'il allait tout larguer, s'embarquer sur un cargo et vivre sa vie sous tous les horizons, à la recherche des paradis perdus ?

Alors que la plus grande richesse de l'homme est d'avoir un foyer, une compagne amoureuse, fût-elle timide et terne, mais intelligente et diablement accrochée aux choses de la vie ; aux enfants que l'on regarde grandir, aux parents que l'on enterre, à la pente douce de la vieillesse.

Non seulement la solitude m'avait tenté, mais aussi la plus définitive des retraites : le suicide...

Édith avait été mon garde-fou.

Oui, c'est avec amour et tendresse que j'observais le moindre de ses gestes, que j'appréciais le moindre de ses regards.

Je lui ai raconté la mort de Bloch. Je lui ai parlé de sa personnalité attachante et troublante, et de sa jeune femme...

Cérébrale et instinctive. Édith a célébré nos retrouvailles en s'appliquant dans nos jeux amoureux avec une grâce et une fougue, un talent et une flamme que nous avions tous deux oubliés.

Notre vie et les lieux de notre vie — la villa, mon bureau, le quartier dans la ville — ne me paraissaient plus sinistres ou fades.

C'était la vie tout court, une vie à mordre à belles dents. Nous avions deux beaux enfants, deux petites filles que je ferais bientôt sauter sur mes genoux, qui deviendraient deux fillettes graciles et fantasques, puis deux jeunes filles qui connaîtraient leurs premières amours. L'une ressemblerait à sa mère, l'autre serait à mon image. L'eau et le feu, le bois et l'acier.

Acier ou fer doux ?...

Elles auraient un tempérament d'artiste, elles seraient heureuses d'être chagrinées et délicieusement malheureuses d'être gaies. Elles viendraient me voir, le dimanche à la campagne, quand je serais un vieux monsieur. Nous aurions un verger, une vieille échelle pour grimper aux arbres, mes filles et leurs filles porteraient des chapeaux de paille et nous prendrions le thé sous les pommiers en fleur.

J'avais retrouvé la sérénité.

Concernant la vente du cabinet, Édith était d'accord. Ô combien d'accord !...

Nous allions tout recommencer.

Je terminais de rédiger un contrat lorsque ma secrétaire m'a annoncé *deux messieurs* qui désiraient me voir.

C'étaient des flics.

Le juge d'instruction de Besançon, pas trop satisfait par le rapport de la gendarmerie, avait voulu un complément d'informations.

Surtout à cause de.... eh bien, oui, ils étaient un peu embêtés pour moi, un témoin spontané (le fils Legras) qui avait révélé que j'étais l'amant de Nina.

Deux jours auparavant, cette visite m'aurait glacé les sangs. Mais je baignais dans une telle euphorie que j'ai affronté les flics sans la moindre parcelle de sentiment de culpabilité, et je suis sûr de les avoir convaincus de ma sincérité.

Je ne leur ai rien caché de la nymphomanie de Nina et de notre nuit de fureur sexuelle.

« Vous comprenez, m'a dit l'un des inspecteurs, elle aurait pu vous pousser au crime —je veux dire au propre, pas au figuré. Pas besoin d'être un flic pour y penser... Tout de même, ce Bloch, si prudent en affaires, il ne manquait pas de culot... Se marier à un tendron et en faire sa légataire universelle... Un jeu dangereux, non ? »

J'ai éclairé leur lanterne. J'ai parlé du goût du risque de Bloch. de son caractère provocateur.

« Entre nous, quand bien même lui auriez-vous tenu la tête sous l'eau, comment pourrions-nous le prouver ? »

Sans véritablement pousser mes pions dans leur sens (par exemple, suggérer que je l'avais tué mais qu'en effet personne, jamais, n'en aurait la certitude), je les ai rassurés. En fait, c'était tout ce qu'ils cherchaient. Se faire une idée de moi, prendre ma température, me tester. Je leur ai dit que c'était Bloch lui-même qui avait organisé la partie de pêche dans les rapides de La Goule. Oui, Montanol l'avait confirmé. Mais l'occasion faisant le larron. Et puis la femme...

Alors, j'ai été lyrique et emphatique. La femme de Bloch ? Pas mon genre... J'étais heureux chez moi...

« Pas de soucis d'argent ? Vous avez eu des problèmes avec un employé, non ? »

Ils savaient tout...

« Bon, eh bien, monsieur Bakchine, nous n'allons pas vous ennuyer

plus longtemps. Le dossier sera classé. Évidemment, si vous épousiez la veuve, dans trois mois... »

Vers onze heures, Édith m'a apporté une tasse de café. Elle voulait me parler des flics, mais elle a dû s'éclipser. Une dame (expression de ma secrétaire) me demandait.

Elle est entrée, elle s'est assise et elle a dit :

« C'est moi, ta Nina... »

Nina déguisée en veuve d'opérette, très Garbo. Tailleur, jupe droite, escarpins, chemisier en soie, chapeau, voilette : une harmonie de noirs, de gris et de mauve.

« N'aie pas peur, je ne mords pas. enfin, sauf dans certaines circonstances... que tu connais.

— Je croyais que tu avais compris...

— Ton copain a fumé son dernier cigare... (Elle a pouffé dans sa main gantée). C'était lui, le cigare... Il a fini par l'allumer... Pfuitt, envolé en fumée... On l'a mis dans un petit pot. comme les rillettes... On est vraiment peu de chose... Tu n'es pas venu à la cérémonie ? C'était bien beau, mais d'une tristesse !

— Garce !

— Toujours vilain avec sa petite Nina ?

— Dis-moi ce que je dois faire pour que tu comprennes que je ne te connais pas, que je ne t'ai jamais connue...

— Méchant !... Mais je veux le voir moi, mon sauveur...

— Les flics sortent d'ici...

— Le voir et surtout l'avoir...

— Je ne l'ai pas tué. je te le répète !...

— Ta femme et tes enfants vont bien ? Tu exerceras ton droit de visite ? Tu sais, je ne suis pas complètement idiote. Je me doute que tu as besoin de quelques jours... Préparer ton départ, mettre de l'ordre dans tes papiers, voir ton notaire... J'ai prévenu mon avocat, il se tient à ta disposition. Et ne t'inquiète pas, c'est moi qui paie... Pareil pour la pension alimentaire, ta femme vivra comme une première concubine d'émir... »

Elle suivait une idée fixe. Nina n'était qu'une névrosée. J'étais sa chose...

« Lundi prochain, ça ira ? J'ai hâte de partir. On nous attend, dans

l'île...

— Quelle île ?

— Dans le Midi, mon cœur... Une île déserte... On vivra tout nus... À moins que tu ne préfères un tour du monde ? Avec l'autre, je n'ai pas eu de voyage de noces... Heureusement, hein, dans le fond... »

Je me suis mis à trembler. J'étais impuissant. Non, j'allais tout avouer à Édith...

« Tu sais, je suis torturée par le remords... J'ai comme un poids, là... »

Elle s'est frappé la poitrine.

« Je me disais encore, ce matin... Mon avocat m'a certifié que je ne risquais pas la mort... À condition de tout te mettre sur le dos... Dire que tu as pris l'initiative... Tu récolteras combien ? Quinze, vingt ans ?

— Ça ne tient pas debout, les ennuis que tu auras...

— Quels ennuis ?... Messieurs les Jurés, cet homme me poursuivait de ses assiduités... Je l'avoue j'ai cédé, une fois... Il n'avait qu'une chose en tête : tuer mon mari... Je n'ai pas pu arrêter son geste meurtrier... Cet homme est un assassin... »

J'ai éclaté de rire. Elle a ri aussi.

« Mais qu'est-ce que je raconte, mon chéri ? Ah ! déjà une querelle d'amoureux... »

Édith est entrée.

« Veux-tu une autre tasse de café ? Oh ! pardon, je croyais que tu étais seul... »

Aussitôt, l'autre salope a forcé son rôle. Elle a redressé le buste, a croisé les jambes bien haut et a lissé ses bas en découvrant ses genoux.

J'ai été désolé pour Édith qui était mal coiffée, mal fagotée. Elle venait de terminer la toilette des jumelles et elle n'était pas à son avantage.

Je me suis levé.

« Eh bien, madame Bloch, c'est très gentil à vous d'être venue... »

J'ai craint qu'Édith ne prononce des mots — condoléances, regrets chaleureux — qui l'auraient encore diminuée.

« Mais nous nous reverrons bientôt, j'espère, a dit Nina, fielleuse, en tournant les talons.

— Il y a très peu de chances que nos chemins se croisent... Je ne suis qu'un petit assureur et vous, vous allez avoir tellement à faire...

— Vraiment, vous ne pensez pas que nous nous reverrons ?

— Hélas, non, madame Bloch.

— Eh bien, je file, je viens de me rappeler que j'ai rendez-vous avec un journaliste... Un journaliste que vous connaissez, d'ailleurs, monsieur Bakchine...

« Qu'est-ce qu'elle te voulait ? m'a dit Édith.

— Me remercier...

— Je ne l'imaginais pas comme ça...

— Ne t'en fais pas pour elle.

— Oh ! je ne m'en fais pas ! C'est pour toi. Tu n'es pas dans ton assiette. Tout à l'heure, c'était la police ?

— Oui, ils m'informaient du classement du dossier.

— Mais quel dossier ?

— La mort de Bloch...

— Je ne comprends pas...

— Tu sais comment sont les flics... Ils voient le mal partout... Il s'en est trouvé un pour imaginer que j'avais noyé Bloch...

— Tu n'auras pas d'ennuis ? »

Je l'ai prise dans mes bras.

« C'est fini, bien fini... »

Mais Édith avait deviné qu'entre Nina et moi...

Dans le but de réaliser un double exorcisme, j'ai décidé de partir en week-end dans la maisonnette que j'avais héritée de mes parents, un penty planté sur un bout de lande bretonne, face à la mer, du côté de Perros-Guirec.

J'ai donné à Édith le triple prétexte du repos, du pèlerinage et de la pêche au bar dont c'était la saison.

En réalité, je voulais briser l'envoûtement de Nina et conjurer ma peur de l'eau depuis l'accident de Bloch.

Le vendredi soir, vers minuit, nous poussions la lourde porte en chêne. Le temps était comme je l'aimais, doux et humide. Du ciel suintait cette bruine qui adoucit les ombres et calme la mer.

Nous avons fait un grand feu dans la cheminée et nous nous sommes tous installés dans la salle, les jumelles dans leurs couffins et nous sur le matelas que j'avais descendu de la chambre.

Nous étions au chaud dans notre repaire.

Au milieu de la nuit. Édith a sangloté. J'ai tenté de la réconforter. Elle m'a dit de la laisser, qu'elle était folle, qu'elle s'était imaginé qu'il y avait quelque chose entre Nina et moi, et qu'elle l'avait pensé, ou rêvé, avec une telle force qu'elle en avait pleuré.

Je me suis levé de bonne heure et je suis allé au bourg acheter du pain frais, du beurre et de la confiture. J'ai préparé le petit déjeuner et j'ai réveillé Édith. Les jumelles dormaient à poings fermés. Alors, nous avons fait l'amour, en silence, en bougeant le moins possible.

Après, en attendant la marée haute, nous avons regardé la mer.

La côte était déserte. Notre coin manquait de chemins d'accès et c'était tant mieux. Et puis, au bout, là-bas, à cinq cents mètres de notre maison, il n'y avait pas de plage, seulement une falaise.

J'ai vérifié mon matériel de plongée. Édith s'est rendue au bourg faire des courses.

Au retour, elle avait une drôle de mine.

Je me suis intéressé aux jumelles qui babillaient, sans parvenir à la dérider. Insouciant, mais aussi averti de son extrême sensibilité, j'ai mis cela sur le compte de la griserie du voyage imprévu. Édith avait le

bonheur triste. C'était un autre de ses charmes.

J'ai embarqué mon matériel dans le coffre de la B.M.W. et j'ai été étonné quand Édith a installé les jumelles à l'arrière.

Il n'était pas prévu qu'elles m'accompagnent.

Je les ai laissées en haut de la falaise, dans la voiture. Chargé de ma bouée et de mon fusil, j'ai commencé à descendre. Dans ma bouée, j'avais accroché un filet qui me servait de sac à provisions (mes prises très éventuelles) et un petit drapeau qui me signalerait aux secours si par malheur un jour je ne remontais pas.

J'étais en bas, sur les brisants. À ma droite se trouvait une crique dans laquelle se fracassaient les lames. Il n'était pas question d'explorer ce chaudron, j'y aurais laissé ma peau, je le savais depuis mon enfance. Les bars ne le fréquentaient d'ailleurs pas. Ils chassaient à la lisière des tourbillons, dans de grandes lisses, parfois très près de la surface.

J'ai chaussé mes palmes.

Quelque chose n'allait pas. Je ne me sentais pas bien. Une sorte d'inquiétude prémonitoire, irritante et confuse, me rongait depuis qu'Édith était revenue du bourg.

J'ai entendu un bruit de moteur. J'en ai douté.

Était-ce un autre pêcheur ?

J'entendais, je n'entendais plus...

Je rêvais...

Et puis cette première vitesse qui a claqué.

J'ai reconnu le ronflement du moteur de ma propre voiture.

Édith, fais attention à la boîte, tu fais toujours grincer la première...

Alors, j'ai su ce que j'allais voir en levant les yeux vers la falaise qui me dominait.

La voiture a fusé.

Elle a semblé planer.

Elle a plongé en se retournant.

Le marteau-pilon de l'horreur a embouti deux images en relief.

Édith, accrochée au volant, les yeux grands ouverts.

Et les deux couffins renversés, vides.

La voiture s'est enfoncée dans le tumulte.

Immense gerbe de glaïeuls blancs dont on dépose de gros bouquets sur la tombe des jeunes enfants.

Les fleurs sont rentrées d'un coup dans leurs tiges.

J'ai hurlé. Je me suis précipité, gauche, empêtré dans mes palmes, alourdi par ma ceinture de plomb. Je suis tombé. J'ai serré les dents sur mon tuba. J'ai plongé.

Le chaudron — Édith ne l'ignorait pas — est profond de plus de quinze mètres, vingt aux grandes marées.

Je n'y voyais pas à un mètre. Ce n'était qu'une lave liquide charriant des bulles et du sable en suspension.

J'ai été rejeté à la côte, sur les rochers, étouffé par l'eau que je n'avais même plus la force de souffler hors de mon tuba.

J'ai arraché mon masque et mes palmes et je suis remonté comme un fou.

Comme un fou, car il n'y avait plus rien à espérer.

Mais on pense toujours au secours...

J'allais trouver nos filles sur l'herbe rase.

Rien...

Si. Un journal posé sur une pierre et sur lui, afin qu'il ne s'envole

pas, une autre pierre.

Le testament d'Édith.

Le dernier numéro de *L'Enquêteur*.

Le fouineur, quand m'avait-il photographié sur la terrasse de l'hôtel ?

Nina et moi nous étions réunis sur la première page.

Nina avait posé pour le fouineur, en bikini.

Le gros titre posait la question crime ou accident ?

Oui, qu'en est-il exactement quand on sait que la jeune veuve, qui mène grand train depuis la mort de son vieux mari, et le témoin n° 1 filaient le parfait amour ?

Un témoin parle...

Ce petit salaud, ce gros sac, ce minable joueur d'échecs...

La veuve nous révèle...

Nina me mouillait à fond.

Oui, il m'a proposé de me débarrasser de mon mari, mais je ne pensais pas qu'il parlait sérieusement...

NUL DOUTE QUE LA POLICE ENTENDRA AVEC INTÉRÊT CETTE NOUVELLE VERSION DE L'AFFAIRE...

Bien sûr. aujourd'hui, il est facile —je n'écrirai pas à tête reposée car je ne connaîtrai jamais plus la paix— de récapituler.

Il serait vain de vouloir raisonner.

Je n'ai pas cédé à des impulsions, pas plus que je n'ai calculé quoi que ce soit.

Un mécanisme s'est mis en marche, grinçant et hoquetant, me collant à la paroi d'une centrifugeuse qui m'a bientôt éjecté sur une trajectoire dont je crois qu'elle était tracée depuis longtemps...

Dans ma tête, les images se bousculaient comme les lames de fond, l'écume et le sable dans le chaudron où ondoyaient, sur un tapis de laminaires, les chevelures et les linges d'Édith et de ses filles.

Se carambolaient des visages de cauchemar.

Les policiers qui ne croiraient pas au suicide.

Les journalistes, gargouilles crachant un jus amer.

Nina, victorieuse, qui me paierait le meilleur avocat du barreau de Paris. Nina qui m'achèterait. Nina qui reviendrait sur ses déclarations au fouineur de *L'Enquêteur*.

Prisonnier de Nina, à perpétuité.

Alors, je me suis souvenu de Jeanne, une autre Édith...

Afin d'égarer la police et de faire croire à ma disparition, ne serait-ce que pendant quelques heures, j'ai balancé à la mer ma bouée, mes palmes et mon masque.

Devant un bar-tabac, j'ai volé une voiture. J'ai vidé mon coffre des espèces qu'il contenait — quelques milliers de francs. Au volant de la Renault 5 d'Édith, j'ai pris l'autoroute de l'Est, j'ai franchi la frontière allemande près de Strasbourg, puis la frontière suisse près de Berne.

La Renault 5, je l'ai abandonnée, ouverte et clés au tableau, sur le parking de l'aéroport international de Bâle.

J'ai volé un vélo et je me suis rapproché de mon but. J'ai attendu la nuit pour me rendre à Pierrelégier. J'ai frappé à la porte de Jeanne. Je lui ai tout raconté et elle a bien voulu de moi.

Le temps que mes cheveux et ma barbe poussent, je suis resté caché.

C'est Jeanne qui a tout arrangé, pour les faux papiers.

Jeanne est mystérieuse. Elle ne parle jamais de nous, ni de l'avenir. Elle se satisfait d'un bonheur au goutte-à-goutte tout en sachant qu'une main peut, sans prévenir, fermer le robinet...

Les doigts de cette main sont fins. Avec nonchalance, ils essuient la buée sur le verre de bière. Impatiente, la tête secoue, relève une mèche de cheveux acajou.

Résignée, Jeanne m'a dit :

« C'est elle ? »

J'ai hoché la tête.

« Que vas-tu faire ?

— Ne t'inquiète pas... »

Je l'ai enlacée et je l'ai embrassée dans le cou, là où il y a des cheveux fous, sous le chignon.

« Tu vas partir avec elle ?

— Non, Jeanne... Je ne l'aime pas. »

Je suis debout près d'elle.

Elle tremble légèrement.

Dans ses yeux, je lis de l'amour et presque de la tendresse. Il n'y a dans son regard aucune dureté, aucune moquerie, aucun cynisme, aucun triomphe...

Mais une immense gourmandise, une formidable avidité.

« Je t'attends. Tu vois, j'ai gardé la Jaguar. Je sais que tu l'aimais bien... Tu es prêt ? »

Je lui réponds oui, dans quelques minutes.

Le temps de terminer ce journal. Il sera en évidence dans la chambre. Le *journal* d'Édith était entre deux pierres...

J'ai rédigé un mot pour Jeanne, un mot d'amour et un mot d'adieu.

Et. afin qu'il n'y ait cette fois aucune ambiguïté, j'écris tout de suite la fin.

Voici comment se terminera cette histoire.

ÉPILOGUE

(2)

Elle se lèvera, Nina.

Ivre de joie, elle vacillera un peu sur ses jambes.

Elle me dira :

« Tu ne prends rien ? Tu n'as pas d'affaires, pas de sac ?

— Je suis arrivé nu, je repars nu... »

L'an dernier, elle aurait ri.

Elle n'osera pas me prendre le bras. Nous marcherons séparés comme deux amants sûrs de leurs sentiments et qui n'ont besoin d'aucun de ces gestes qui ne prouvent plus rien.

Elle me laissera le volant de la Jaguar. Je conduirai doucement, très doucement.

Dès que nous aurons quitté Pierrelégier, elle se pelotonnera contre moi et dira :

« La barbe te va bien... »

L'endroit, je l'ai visité mille fois, c'est à croire que j'attendais ce jour.

Je l'emmènerai au bord de la lèvre supérieure de l'entonnoir où Bloch a trouvé la mort.

La Goule, côté Suisse.

Nina ne connaîtra pas les lieux. Elle n'y est pas allée en pèlerinage. Et elle n'a rien médité, elle.

Point de vue, c'est marqué ainsi sur la carte.

Avec une précision : Saut de La Goule.

Je garerai la Jaguar sous les frondaisons, à l'abri des regards indiscrets.

Il fait beau... Il fera beau, donc, dans une heure...

Nina me prendra la main et l'attirera entre ses cuisses. Elle portera une de ses minuscules et fines culottes de soie.

Elle me dira :

« Touche, vois avec quelle impatience je t'attendais... »

Elle sera mouillée.

Mes doigts l'écarteront et s'enfonceront en elle. Gouffre originel,

autre profondeur, cette histoire n'aura été qu'une succession de plongées dans l'eau et dans l'ombre.

Dans l'eau fraîche, dans l'eau bouillante.

Dans l'ombre chaude et salée.

L'instant d'après, nous serons dans une autre ombre, celle du sous-bois.

Et sur l'herbe.

Nous nous sommes rencontrés dans l'herbe, et la nudité de Nina recomposera l'association de couleurs de l'an passé, au bord du Doubs. L'acajou de ses cheveux et de sa crête, la blancheur nacrée de sa peau et le vert tendre de l'herbe lustrée comme une pièce de velours.

Nina me fera boire à sa source qui coulera en abondance.

Elle me renversera.

Elle me dénudera le bas-ventre et après m'avoir tendrement mordu, ainsi qu'elle s'est vantée de si bien savoir le faire, elle me chevauchera, écartant de ses doigts les deux quartiers de son amande turgide.

Elle me dominera.

Elle m'aura dompté.

Elle refoulera des hoquets de jouissance et elle murmurerà :

« Tu es à moi, oui, à moi... »

Plus tard, nous serons allongés et nous écouterons le bruissement de la brise dans la hêtraie.

Elle me demandera en riant :

« Comment t'appelles-tu, maintenant ?

— Frank...

— Je t'aime. Frank... Frank, je t'aime... »

Je la mènerai sur le rocher qui surplombe la vallée, sur la margelle du gouffre.

Avec ses bois qui la prennent en tenaille, étroite à ses extrémités, évasée en son centre autour des replis ocre rose d'une île de sable, La Goule est un sexe prodigieux, profond et effrayant, qui charrie les boues alluviales de la liqueur femelle.

Je lui dirai :

« Regarde, c'est toi, La Goule... »

Elle ne comprendra pas. Je serai derrière elle. Je l'enlacerai. Elle se méprendra sur le sens de mon geste. Elle se fera lourde dans mes bras. Elle se retournera et posera son front sur mon épaule.

« Ô Frank... »

De tout mon corps, je la pousserai.

Pendant notre chute, je la tiendrai serrée.

Nos deux corps soudés rebondiront sur les roches et s'enfonceront dans la gueule ouverte du monstre.

Elle ne m'échappera pas.

Elle.

Nina...

FIN